

ॐ



VE LOTUS

REVUE

DES

HAUTES ÉTUDES THÉOSOPHIQUES

Tendant à favoriser le rapprochement
entre l'Orient et l'Occident

SOUS L'INSPIRATION DE

H. P. BLAVATSKY

RELIGION : DE LA SOLIDARITÉ UNIVERSELLE.
 PHILOSOPHIE ET COSMOPHISIE : ORIENTALES.
 SCIENCES : SUPRASENSIBLES : YOGUE, HYPNOTISME, ÉMÉTISME,
 MÉTAPHYSIQUE FLUIDIQUE.
 ESTHÉTIQUE : DE TOUTES LES MANIFESTATIONS DE LA BEAUTÉ.
 ARCHÉOLOGIE : DES RELIGIONS ET DES ÉTATS ANCIENS.
 INDUSTRIE : DANS SON UTILITÉ POUR LES PETITS.
 HYGIÈNE : RÉFORME ALIMENTAIRE, ORNATION.

SOMMAIRE DU N° 1 (MARS 1887) :

Hartmann : Diagramme symbolique. — Hartmann : Explication
 du diagramme. — X : Ce que c'est que la théosophie. —
 H. P. Blavatsky : Les apparitions, les esprits et la réincarna-
 tion. — L. Ch. Barlet : L'initiation. — F. Dramard : La ques-
 tion sociale. — Amravella : Chrétiens! — J. Rameau : La
 mort du Dieu (poésie). — Un médecin marathi : Comment on
 jeûne dans l'Inde. — X : Meclati et la doctrine védique au sujet
 du jehno. — Pensées. — Choses et Faits divers. — Revue des
 Conférences, Réunions, Théâtres, etc. — Revue des Journaux et
 Périodiques. — Revue des Publications nouvelles. — Petites Nou-
 velles théosophiques. — Hommage à M^{me} Blavatsky.

GEORGES GARRÉ, ÉDITEUR

112, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

PREX DU NUMÉRO : 3 FR. 25

PAGE A LIRE

LE LOTUS paraît mensuellement, avec 64 pages de texte serré et des suppléments imprévus.

ABONNEMENTS PAR AN

France	12 fr.
Etranger. (Belgique, Suisse, Italy, etc.)	15 fr.
Great-Britain, U. K. : 12 sh. — Deutschland : 13 m. — America : D. 3.	

Les abonnements se paient d'avance à M. Carré, 112, boulevard Saint-Germain, Paris, et partent de mars et de septembre de chaque année.

Vente au numéro : Chez M. Carré et dans les principales librairies. Prix : 1 fr. 25.

Rédaction : Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à M. E. K. GAEORLAU, 22, rue de la Tour d'Auvergne, Paris.

Programme. — Nous ne développerons pas notre programme, nous contentant pour le moment d'en tracer les grandes lignes au fronton de notre pagode, afin de laisser le plus de latitude possible à nos collaborateurs. D'ailleurs un programme théosophique est comme la pensée et le cœur de ceux à qui il fait appel : vaste et profond.

Manuscrits : Les manuscrits qui ne seraient pas insérés, seront renvoyés aux auteurs, simplement à leurs risques.

Signes abrégatifs : S. T. signifie *Société Théosophique*. — N. de la D. signifie *Note de la Direction*. — N. du T. signifie *Note du Traducteur*. Lorsque ces indications ne sont pas marquées, c'est que la note est de l'auteur de l'article. — M. S. T. veut dire *Membre de la Société Théosophique*; en anglais F. T. S. (Fellow Theosophical Society) veut dire la même chose.

Responsabilités : L'esprit de notre Revue étant aussi large que cela se peut dans une capitale civilisée, nous prions le lecteur de considérer l'ensemble de notre œuvre, sans s'arrêter aux détails qui pourraient le choquer. Cependant, il est bien entendu que chaque auteur est seul responsable de ses articles et que la Société Théosophique n'endosse rien autre chose que les documents officiels qui elle publiera.

Prix des Livres : Comme il est presque toujours inutile de citer les ouvrages de référence, si l'intéressé n'en connaît pas le prix, nous le marquerons en chiffres connus, lorsque nous le saurons : (A) s'aux éditeurs et auteurs.)

Translittération et prononciation du sanscrit : Tous les mots *sanscrits* (et quelques autres peu usuels) écrits en italiques, suivent les règles suivantes :

Toutes les lettres sonnent : ainsi *Jenakhan* se prononce *dévak-hâna* (donc, pas de voyelles nasales). Il n'y a pas d'è muet; d'ailleurs nous y placerons l'accent. L'n est aspiré, comme dans « une bache » (ainsi, en n'a pas le son *f* de *plâtre*, mais celui de « il frappe tout »), excepté lorsqu'il forme le son *ch* et *chh*, dans *en* et *en*; exemple, *Shira*, prononcez *Chira*; *chhâ*, prononcez *chhâ*. Le g, qui sera évité, se prononce aussi *ch*; exemple, *Gna*, prononcez *Chna*; et le c, qui sera aussi évité, se prononce également *ch*; exemple, *châ*, prononcez *chhâ*. J se prononce *dj*; exemple, *flex*, prononcez *dhiva*. Le s est toujours dur : ainsi *gha* se prononce *ghâ*; on se prononce comme dans « igneau » et il s'écrit le plus souvent s ou simplement n. S est sifflante, X équivaut à *Lh*; exemple, *saltriya*, prononcez *keharcilla*. U se prononce toujours *ou*; exemple *gauri*, prononcez *gourou*. Ai, ay et E se prononcent *ai* (faible). Av et O se prononcent *au*; exemple, *Gautama*, prononcez *gautama*. — Les autres signes se prononcent à la française.

Avec ces quelques règles on ne risque pas de faire de grosses erreurs; l'étymologie et la prononciation seront ainsi respectées d'une façon assez passable.

Lorsque nous écrivons ces mêmes mots en caractères ordinaires (c'est-à-dire non en italiques), il faudra les prononcer à la manière ordinaire de la langue française que nous aurons ainsi dotée de mots nouveaux.

LE LOTUS

1859

80R
8/17/4

m * B



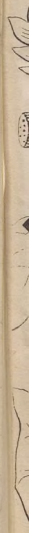
LE LOTUS
REVUE
UNIVERSITÄT SINGAPORE
UNIVERSITY OF SINGAPORE
UNIVERSITY OF SINGAPORE

UNIVERSITY OF SINGAPORE
UNIVERSITY OF SINGAPORE
UNIVERSITY OF SINGAPORE
UNIVERSITY OF SINGAPORE
UNIVERSITY OF SINGAPORE

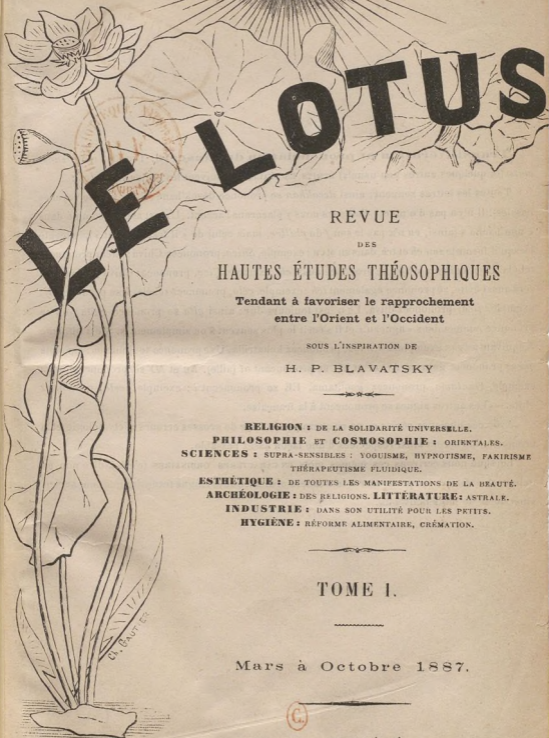
UNIVERSITY

UNIVERSITY OF SINGAPORE

UNIVERSITY OF SINGAPORE
UNIVERSITY OF SINGAPORE



ओं



LE LOTUS

REVUE

DES

HAUTES ÉTUDES THÉOSOPHIQUES

Tendant à favoriser le rapprochement
entre l'Orient et l'Occident

SOUS L'INSPIRATION DE

H. P. BLAVATSKY

RELIGION : DE LA SOLIDARITÉ UNIVERSELLE.
PHILOSOPHIE ET COSMOSOPHIE : ORIENTALES.
SCIENCES : SUPRA-SENSIBLES : YOGUISME, HYPNOTISME, FAKIRISME
THÉRAPEUTISME FLUIDIQUE.
ESTHÉTIQUE : DE TOUTES LES MANIFESTATIONS DE LA BEAUTÉ.
ARCHÉOLOGIE : DES RELIGIONS. **LITTÉRATURE** : ASTRALE.
INDUSTRIE : DANS SON UTILITÉ POUR LES PETITS.
HYGIÈNE : RÉFORME ALIMENTAIRE, CRÉMATION.

TOME I.

Mars à Octobre 1887.

G.

GEORGES CARRÉ, ÉDITEUR

112, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS.



Translittération et prononciation du sanscrit : Tous les mots *sanscrits* (et quelques autres peu usuels) écrits EN ITALIQUES, suivent les règles suivantes :

Toutes les lettres sonnent : ainsi *decakhan* se prononce dévak'hane (donc, pas de voyelles nasales). Il n'y a pas d'e muet ; d'ailleurs nous y placerons l'accent. L'h est aspiré, comme dans « une hache » (ainsi, PH n'a pas le son *f* de *philtre*, mais celui de « il frappe haut »), excepté lorsqu'il forme le son *ch* et *tch*, dans *sh* et *ch* ; exemple, *Shiva*, prononcez Chiva ; *chêla* prononcez tchéla. Le ç, qui sera évité, se prononce aussi *ch* : exemple, *Çica*, prononcez Chiva ; et le c, qui sera aussi évité, se prononce également *tch* : exemple, *cêla*, prononcez tchéla. J se prononce *dj* : exemple, *jîca*, prononcez djiva. Le g est toujours dur : ainsi *gîta* se prononce guita ; *gn* se prononce comme dans « agneau » et il s'écrit le plus souvent ñ ou simplement n. S est sifflante X équivalant à *hsh* : exemple, *zattriya*, prononcez kchatrilla. U se prononce toujours *ou* : exemple *guru*, prononcez gourou. Ai, ay et Æ se prononcent *aï* (aille). Au et AO se prononcent *aou* : exemple, *Gautama*, prononcez gaoutama. EE se prononcent *i* : exemple *geeta*, prononcez ghita. — Les autres signes se prononcent à la française.

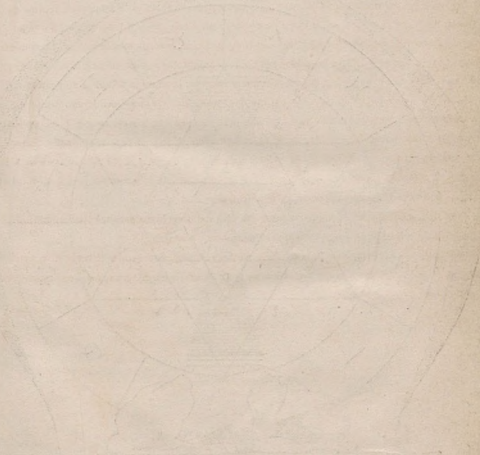
Avec ces quelques règles on ne risquera pas de faire de grosses erreurs : l'étymologie et la prononciation seront ainsi respectées d'une façon assez passable.

Lorsque nous écrivons ces mêmes mots EN CARACTÈRES ORDINAIRES (c'est-à-dire non en italiques), il faudra les prononcer à la manière ordinaire de la langue française que nous aurons ainsi dotée de mots nouveaux.

ABRAHAM

1850

1850

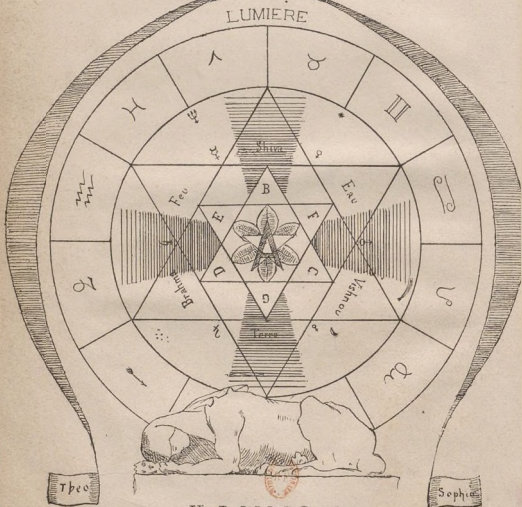


1850

PARABRAHM

LOGOS

LUMIERE



ILLUSION

LE LOTUS

सत्यात् नारित परो धर्मः ।

IL N'Y A PAS DE RELIGION PLUS ÉLEVÉE QUE LA VÉRITÉ

(Devise des Maharajahs de Benarès).

EXPLICATION DU DIAGRAMME SYMBOLIQUE

DONNÉ A LA PREMIÈRE PAGE (1)

Le bas du dessin représente un *Sphinx* endormi, dont la partie antérieure (symbolisant les principes supérieurs) est humaine; tandis que les parties postérieures (symbolisant les principes inférieurs) sont de nature animale. Il rêve de la solution du grand problème : la construction de l'univers, la nature et la destinée de l'homme; et son rêve prend la forme de la figure placée en haut, qui montre le microcosme et le macrocosme avec leur mutuelle interaction.

Au-dessus et autour de tout, sans commencement et sans fin, pénétrant et remplissant tout, de la périphérie infinie et inimaginable au centre (dans l'homme) invisible et incompréhensible, est *Parabrahma* (Adi-Bouddha ou Dieu, l'Absolu non manifesté, le Père ou source suprême de toute force qui se soit jamais manifestée ou puisse se manifester dans l'avenir en tant que « chose », et dont l'activité a jeté le monde en existence, l'a projeté ou « créé » de Lui-même par le pouvoir de Sa propre volonté et de Sa propre imagination.

L'*Oméga*, le signe extérieur, (et l'*Alpha* du centre) représente le *Fils*, l'Absolu s'étant manifesté comme *Logos universel* ou *Christ*, appelé encore *Param-Atma*, *Buddhi* ou le sixième principe (2), cause du

(1) Ce diagramme, accompagné de son explication, est extrait d'un ouvrage théosophique américain intitulé : *Magic white and black*, par Franz Hartmann, édité en 1886, à Londres, chez Redway.

(2) C'est-à-dire le sixième, par ordre de densités décroissantes, des sept principes humains qu'a donnés M. Sinnett dans son *Esoteric Buddhism* (5th ed. p. 24). Ils sont

commencement et de la fin de toute chose créée. Il est *Un* avec le *Père* (*Mulaprakriti*), étant *Purusha* et *Prakriti* (1) manifestés : *Trinité* en une *Unité*, cause de ce que nous appelons *Espace*, *Mouvement*, *Substance*. Sa manifestation la plus élevée est la *Sagesse Suprême* ou *Theo Sophia*, par laquelle il vient à la compréhension de l'*Homme*. L'homme spirituel « régénéré », dont la *matrice* est son propre corps physique, tire sa nourriture de ce principe spirituel universel de la même façon que le fœtus physique se nourrit par le sein de sa mère; son *âme* étant formée des influences astrales ou *âme du monde*.

Du *Logos universel*, procède la *Lumière invisible* de l'esprit : la *Vérité*, la *Loi* et la *Vie*. Elle embrasse et pénètre le *Cosmos* et devient manifestée dans l'âme illuminée de l'homme, tandis que la lumière visible de la nature n'est que son aspect ou mode de manifestation le plus matériel; dans le même sens, le soleil visible est le reflet de son divin prototype, le centre invisible de force ou le grand *Soleil spirituel*.

Le cercle avec les douze signes du Zodiaque, entourant l'espace où sont représentées les planètes de notre système solaire, symbolise le *Cosmos* peuplé des influences planétaires qui pénètrent la *Lumière astrale* et sont causées par l'interaction des émanations astrales des corps cosmiques et de leurs habitants. Là est le réservoir de la *Vie*, l'*Iliaster* de Paracelse, en lequel le *Mysterium magnum* (l'Esprit) est actif.

L'activité du *Cosmos* est représentée par les triangles entrelacés. Les deux externes retracent les grandes forces de création, conservation et destruction, ou *Brahma*, *Vishnou* et *Shiva*, agissant sur les éléments du Feu, de l'Eau et de la Terre, c'est-à-dire sur les principes originels dont sont produites les substances matérielles : éthérées, fluides et solides.

Les deux triangles entrelacés internes ont rapport plus particulièrement au développement de l'homme. B, C, et D représentent la *Connaissance*, le *Connaisseur* et le *Commu*, trinité qui constitue le *Mental* ou la *Conscience*. E, F, et G représentent l'*Homme physique* (*sthūla-sharīra*), l'éthéré ou *Homme intérieur* (*sūkshma-sharīra*, corps sidéral

ainsi nommés : 1 *Rūpa* (corps physique); 2 *Prāna* (vitalité); 3 *Līnga Sharīra* (corps astral); 4 *Kōma rūpa* (âme animale); 5 *Manas* (âme humaine); 6 *Buddhi* (âme spirituelle); 7 *Atman* (Esprit).

Comme la généralité des hommes n'ont pas encore pleinement (dans notre cinquième race) développé leur *Monas* ou cinquième principe, on peut admettre, sans crainte de se tromper beaucoup, qu'ils ne possèdent pas de *Buddhi* ou ne l'ont qu'en germe. En conséquence, *Buddhi* est un principe cosmique; on le confond souvent avec *Atma* et on leur donne différents noms; le lecteur ainsi averti ne risquera plus de se tromper à l'avenir. (Note du traducteur.)

(1) *Purusha* (esprit), *Prakriti* (nature), sont respectivement l'esprit et la matière dans le sens hautement métaphysique; le masculin et le féminin, le pôle positif et le pôle négatif. (Note du traducteur.)

de Paracelse, corps astral, kama-roupa, etc.) et l'Homme spirituel (*karana-sharira*, Archée divine, Ame spirituelle) (1).

Le centre symbolise l'Atman divin, le Christ personnel identique au Logos universel. Il est, comme celui-ci, une Trinité en une Unité (2), recevant sa lumière du Param-atman et l'irradiant à son tour de son centre. C'est la semence spirituelle plantée dans l'âme de l'homme, et dont la croissance fait atteindre à la vie immortelle. Sa lumière est la Rose de la Croix qui est formée par la jonction de la Sagesse et de la Puissance envoyant leur double influence unifiée à travers le monde. Mais, en bas, c'est le royaume de l'Illusion, des pensées les plus grossières et les plus lourdement matérialisées, plongeant dans les ténèbres et la mort (*huitième sphère* ou *chaos*) où elles se décomposent et se putréfient, pour se résoudre de nouveau en les éléments qui ont donné naissance à l'Univers.

Traduction littérale de K. GABORIAU,
membre de la S. T.

CE QUE C'EST QUE LA THÉOSOPHIE (3)

D'après les lexicographes, le terme *theosophia* est composé de deux mots grecs : *théos*, Dieu, et *sophos*, sage. L'étymologie est correcte; mais les explications dont ils la font suivre sont loin de donner une idée claire de la Théosophie. Webster la définit d'une façon très originale : « Un commerce supposé avec Dieu et les esprits supérieurs, d'après lequel on obtient des connaissances surhumaines au moyen de procédés physiques, tels que les opérations de quelques anciens platonistes, ou par les procédés chimiques des philosophes-du-feu, en Allemagne ».

Voilà bien une explication bavarde et pauvre. Attribuer de semblables idées à des hommes comme Ammonius-Saccas, Plotin, Jamblique, Porphyre, Proclus, c'est montrer, ou bien que l'on veut défigurer les faits, ou que l'on ignore la philosophie et les motifs des grands génies de la dernière école d'Alexandrie. Imputer à ces gens, que leurs contem-

(1) Ces trois *shariras* (corps) constituent une autre division de nos principes humains que la division septennaire. Ce ternaire se trouve fréquemment dans Saoukaratcharya, et ses rapports avec la division bouddhique sont faciles à établir. (Note du traducteur.)

(2) Des trois A entrelacés, un seul est dessiné distinctement dans la figure.

(3) Cet article est extrait du numéro d'octobre 1879, du *Theosophist*. (Note du traducteur.)

porains et la postérité ont appelés *Theodidaktōi*, enseignés par Dieu, l'intention de développer leurs perceptions psychologiques et spirituelles par des *procédés physiques*, c'est les décrire comme des matérialistes. Quant au sarcasme final à l'adresse des *philosophes-du-feu*, il rebondit sur quelques-uns des éminents de la science moderne, ceux à qui le révérend James Martineau prête cette fanfaronnade : « La matière est tout ce qu'il nous faut : donnez-nous seulement des atomes, et nous expliquons l'univers. »

Vaugban offre une définition bien meilleure et plus philosophique. « Un théosophe, dit-il, est un individu qui vous donne une théorie de Dieu ou de ses œuvres, basée, non sur la révélation, mais sur l'inspiration personnelle. » A ce point de vue, tous les grands penseurs et philosophes, et spécialement tous les fondateurs de religions, écoles philosophiques ou sectes nouvelles, sont nécessairement des théosophes. Donc la Théosophie et les théosophes existent depuis que les premières lueurs de la pensée naissante ont fait instinctivement chercher à l'homme les moyens d'exprimer ses opinions personnelles et indépendantes.

Il y avait des théosophes avant l'ère chrétienne, bien que les auteurs chrétiens attribuent à la première partie du troisième siècle de notre ère le développement du système de Théosophie éclectique. Diogène Laërce retrace la Théosophie jusqu'à une époque antérieure aux Ptolémées, et nomme comme son fondateur, un hiérophante égyptien, appelé Pot-Amoun, nom copte qui signifie prêtre consacré à Amoun, le dieu de la sagesse. Mais l'histoire montre qu'elle fut revivifiée par Ammonius-Saccas, fondateur de l'école néo-platonique. Lui et ses disciples se donnaient le nom de *Philaléthéiens*, amateurs de la vérité, tandis que d'autres les appelaient *analogistes*, à cause de leur méthode d'interpréter toutes les légendes sacrées, les mythes, symboles et mystères, par une règle d'analogie ou de correspondance, et de regarder les événements qui se passent dans le monde extérieur comme exprimant des opérations et des expériences de l'âme humaine. Le but que se proposait Ammonius était de réconcilier toutes les sectes, tous les peuples, toutes les races, sous une foi commune, la croyance unique en un pouvoir suprême, éternel, inconnu et innommé, gouvernant l'univers par des lois immuables. Son objet était d'essayer un système primitif de Théosophie, qui d'abord devait être essentiellement le même pour tous les pays ; d'amener tous les hommes à laisser de côté leurs luttes et leurs querelles, et à réunir leurs efforts et leurs pensées, comme enfants d'une même mère ; de purifier des scories de tout élément humain les anciennes religions, peu à peu corrompues et obscurcies, en les réunissant et en les expliquant d'après de purs principes de philosophie. De là vient que les systèmes bouddhique, vedantin et magique ou zoroastrien étaient enseignés dans l'école éclectique de Théosophie en même temps que toutes les philosophies de la

Grèce. De là aussi, chez les théosophes d'Alexandrie, ces caractères si éminemment bouddhiques et indiens, le respect des parents et des vieillards, une affection fraternelle pour toute la race humaine, et un sentiment de compassion même pour les animaux inférieurs. Tout en cherchant à établir un système de discipline morale qui obligeât les hommes à vivre suivant les lois de leurs contrées respectives et à élever leurs esprits par la recherche et la contemplation de la Vérité absolue, son but principal, et qu'il croyait indispensable pour atteindre tous les autres, était de tirer des diverses doctrines religieuses, comme des cordes multiples d'un instrument, la mélodie pleine et harmonieuse qui devait trouver de l'écho dans tous les cœurs épris de la vérité.

La Théosophie est donc la *Religion-sagesse* archaïque, la doctrine ésotérique, jadis universellement reconnue comme ayant des prétentions civilisatrices. Tous les anciens écrits nous montrent cette Sagesse comme une émanation du principe divin; et sa claire compréhension est représentée par des noms comme le Bouddh indien, le Nébo babylonien, le Thoth de Memphis, l'Hermès de Grèce, ainsi que par les appellations de certaines déesses, Méthis, Neitha, Athéné, et la Sophia des gnostiques; enfin, par le nom même des Védas, qui vient du mot *savoir*. Sous ce titre, les anciens philosophes d'Orient et d'Occident, les hiérophantes de l'ancienne Égypte, les Risbis de l'*Aryavarta*, les *Théolidaktōi* de la Grèce comprenaient toute la connaissance des choses occultes et essentiellement divines. Les *Meravah* des rabbins hébreux, les séries séculaires et populaires, étaient ainsi désignés parce qu'ils n'étaient que le véhicule, l'enveloppe extérieure de connaissances ésotériques supérieures. Les mages de Zoroastre recevaient leur instruction et leur initiation dans les souterrains et les loges secrètes de la Bactriane; les hiérophantes égyptiens et grecs avaient leurs *aporretha*, ou entretiens secrets, durant lesquels le *Mysta* devenait un *Epopta*, un voyant.

L'idée centrale de la Théosophie éclectique était celle d'une *essence* unique et suprême, inconnue et *inconnaissable*; car « comment pourrait-on connaître le connaisseur? » demande la *Brihadaranyaka Upanishad*. Le système était caractérisé par trois traits saillants: la théorie de l'essence en question; la doctrine de l'âme humaine comme émanation de cette essence, et par conséquent comme étant de même nature; enfin sa théurgie. C'est à cause de cette dernière science que les néo-platoniciens ont été représentés sous un jour si faux dans notre ère de science matérialiste. La théurgie étant essentiellement l'art d'appliquer les divins pouvoirs de l'homme à la subordination des forces aveugles de la nature, ses fidèles furent tout d'abord appelés magiciens, du mot *magh*, un homme sage ou savant. Les sceptiques d'il y a cent ans n'auraient pas été plus loin de la vérité que nos sceptiques modernes, s'ils avaient ri à l'idée d'un phonographe ou d'un télégraphe. Les ridi-

cules et les infidèles d'une génération deviennent généralement les sages et les saints de la suivante.

Pour ce qui est de la divine Essence, et de la nature de l'âme et de l'Esprit, les croyances de la Théosophie moderne sont les mêmes que celles de l'Ancienne Théosophie.

Le *Dyu* populaire des nations aryennes est identique au *Iao* des Chaldéens et même au *Jupiter* des Romains peu avancés en science et en philosophie; tout comme à l'ancien *Jahve* des Samaritains, au *Tiu* ou *Tiusco* des Normands, au *Duw* des Bretons et au *Zeus* des Thraces(1). Quant à l'Essence absolue, l'Un et le Tout, que nous acceptons la philosophie grecque des pythagoriciens, la philosophie cabalistique des Chaldéens ou la philosophie aryenne, nous arriverons toujours au même résultat. La Monade primitive du système pythagoricien, qui rentre au sein de l'obscurité et est elle-même obscurité (pour l'intellect humain), a été prise pour base de toutes choses; et nous pouvons retrouver cette idée dans toute son intégrité dans les systèmes philosophiques de Leibnitz et Spinoza. Le théosophe est donc sur la voie de la Théosophie pure et absolue, soit qu'il se rallie à la cabale qui, en parlant d'*En-soph*, propose cette question : « Qui donc peut le comprendre, puisqu'il est sans forme et non existant? » ou qu'il se souvienne de cet hymne magnifique du *Rig-Véda* :

Qui sait d'où a jailli cette création immense,

Si Sa volonté a créé ou est resté muette?

Lui seul le sait — peut-être ne le sait-il pas (2)!

ou encore qu'il accepte la conception identique de *Brahma*, qui, dans les *Upanishads*, est représenté comme « sans vie, sans esprit, pur », *inconscient*, car *Brahma* est la *conscience absolue*; ou enfin que, se rangeant avec les *Scabbhâvikas* du Népal, il maintienne que rien n'existe que *Scabbhâvat* (substance ou nature), qui existe par soi-même et sans aucun créateur. C'est cette Théosophie qui a poussé des hommes, comme Hegel, Fichte et Spinoza, à reprendre les travaux des vieux philosophes grecs et à spéculer sur la Substance unique, la déité, le Tout divin procédant de la Sagesse divine; incompréhensible, inconnue et inconnue de toutes les philosophies religieuses, anciennes et modernes, à l'exception du judaïsme, et par conséquent du christianisme et du mahométisme. Ainsi tout théosophe qui acquiesce à une théorie de la divinité « basée non sur la révélation, mais sur l'inspiration personnelle » peut accepter n'importe laquelle des définitions ci-dessus ou appartenir à n'importe laquelle de ces religions, tout en restant strictement dans les bornes de

(1) Et le *Tao* des chinois, dont Lao-tzeu dit : « Il est éternel et ne peut être nommé. Il rentre dans le non-être. » (*Tao-te-king*, ch. XIV.)

(2) Hymne 129, l. X.

la Théosophie, car celle-ci n'est que la croyance au Divin en tant que *Tout*, la Source de toute existence, l'Infini qui ne peut être compris ni connu, *Ce que* l'univers seul révèle, ou, pourrions-nous dire, *Celui que*, pour plaire à ceux qui veulent donner un sexe à ce qu'on ne peut anthropomorphiser sans blasphème. La vraie Théosophie a horreur de la matérialisation brutale; elle aime mieux croire que, retiré en lui-même depuis l'éternité, l'Esprit divin ne veut, ni ne crée; mais que, dans la splendeur infinie qui émane partout de ce grand Centre, ce qui produit toutes choses visibles et invisibles n'est qu'un rayon qui contient en lui-même les pouvoirs de génération et de conception, et qui, à son tour, produit ce que les Grecs appellent le macrocosme; les cabalistes, *Tikkoun* ou *Adam Kadmon*, l'Homme archétype; et les aryens, *Purusha*, *Brahm* manifesté ou le mâle divin. La Théosophie croit aussi à l'anastase, ou continuation de l'existence, et à la transmigration (évolution) ou série de changements du moi personnel; croyance qui peut être soutenue et expliquée à l'aide de principes strictement philosophiques, si l'on établit une distinction entre le *Paramatma* (l'Esprit transcendant, suprême), et le *Jivatma* (l'esprit individuel) des Védantins.

Pour bien définir la Théosophie, nous devons l'envisager sous toutes ses faces. Le monde intérieur n'a pas été caché à tous par une obscurité impénétrable. Grâce à cette intuition supérieure que procure la Théosophie ou connaissance de Dieu, et qui transporte l'intellect du monde de la forme à celui de l'Esprit sans forme, des hommes ont pu, dans tous les âges et dans tous les pays, percevoir parfois les choses du monde intérieur ou invisible. Aussi la *Samâdhi* ou *Dhyan yogsamâdhi* des ascètes hindous, la *Daïmonoplexie* ou illumination spirituelle des néo-platoniciens, la « confabulation sidérale de l'âme » des rose-croix ou philosophes-du-feu, les trances (1) extatiques des mystiques elles-mêmes, et celles des magnétiseurs et spirites modernes; toutes ces manifestations variées sont au fond de nature identique. La recherche par l'homme de son divin *soi*, si souvent interprétée à tort comme une communion individuelle avec un dieu personnel, a été l'objet de tous les mystiques; et la croyance aux facultés supérieures de ce moi divin semble contemporaine de la genèse de l'humanité, chaque peuple lui ayant donné un nom différent. Ainsi Platon et Plotin appellent « œuvre noétique » ce que les yoguis et les shrôtriyas désignent par *Vidya*. « Par la réflexion, la connaissance de soi et la discipline intellectuelle, l'âme peut être élevée à la vision de la Vérité, de la Bonté et de la Beauté éternelles, c'est-à-dire à la vision de Dieu. C'est là l'*epopteia*, disaient les Grecs. « Pour unir son âme à l'Âme universelle » dit Porphyre, « il

(1) Trance est un mot anglais employé dans le sens d'extase somnambulique par les spirites français. (Note du traducteur.)

ne faut qu'un esprit parfaitement pur. Par la contemplation du soi, la chasteté absolue et la pureté corporelle, nous pouvons approcher d'Elle et obtenir en cet état la vraie science et une vue intérieure admirable. » Et *Swami Dayānand Saraswati* (1), qui n'a lu ni Porphyre ni les autres auteurs grecs, mais qui est profondément versé dans la science védique, dit dans son *Vēda Bāshya (opasna prakaru ank 9)* : « Pour obtenir *Dikshā* (la plus haute initiation) et *Yog*, il faut pratiquer ce qui est prescrit... L'âme, dans le corps humain, peut accomplir les plus grands prodiges par la connaissance de l'Esprit universel (ou Dieu), et en se mettant au courant des propriétés et qualités occultes de toutes les choses de l'univers. Un être humain (un *Dikshit* ou initié) peut ainsi acquérir la faculté de voir et d'entendre à de grandes distances. » Enfin Alfred R. Wallace, membre de la Société royale, spirite bien que naturaliste de premier ordre, dit avec une brave candeur : « C'est l'esprit seul qui sent et perçoit et pense, qui acquiert la science, et raisonne et aspire... On trouve assez fréquemment des individus ainsi constitués qu'en eux l'esprit peut percevoir indépendamment des organes corporels des sens, et même parfois quitter pour quelque temps leur corps, en tout ou en partie, et y revenir ensuite; l'esprit communique avec l'esprit plus facilement qu'avec la matière. » Aujourd'hui même que des milliers d'années séparent de l'époque des gymnosophistes notre ère de haute civilisation (2), et peut-être, grâce à cette aurore qui verse sa lumière radieuse sur le royaume psychologique aussi bien que sur le royaume physique de la nature, nous pouvons constater que plus de vingt millions d'hommes croient, sous une autre forme, à ces mêmes pouvoirs spirituels auxquels les yoguis et les pythagoriciens croyaient il y a près de trois mille ans.

De même que le mystique aryen se prétendait capable de résoudre tous les problèmes de la vie et de la mort, une fois qu'il avait obtenu le pouvoir d'agir indépendamment de son corps, par son *Atman* « soi » ou « âme »; de même que les anciens Grecs s'en allaient à la recherche d'*Atma*, l'être caché, ou le dieu-âme de l'homme, avec le miroir symbolique des mystères thesmophoriens; de même, les spiritistes actuels croient que les esprits, c'est-à-dire les âmes des personnes désincarnées, sont capables de communiquer d'une manière visible et tangible avec ceux qu'ils ont aimés sur la terre. Et tous, yoguis aryens, philosophes grecs et spiritistes modernes, fondent leur croyance sur ce fait, que l'âme qui est incarnée et son Esprit qui ne l'est jamais — le vrai soi, — ne sont pas séparés de l'âme universelle et des autres esprits par l'espace,

(1) Savant pandit et philosophe, dont l'Inde et la Société théosophique ont eu à déplorer la mort le 30 octobre 1883. (Note du traducteur.)

(2) La réalité des pouvoirs des yoguis a été affirmée par plusieurs auteurs grecs et romains, qui appellent les yoguis indiens, gymnosophistes, entre autres par Strabon, Lucain, Plutarque, Cicéron (*Tuscul.*), Plin (VII, 2), etc.

mais simplement par une différenciation de qualités, car il ne peut y avoir de barrières dans l'étendue sans bornes de l'univers; et qu'une fois cette différence écartée — suivant les Grecs et les Aryens par la contemplation abstraite, qui produit la libération temporaire de l'âme emprisonnée, et suivant les spiritistes, par la médiumnité, — une telle union devient possible entre les esprits incarnés et les désincarnés. Voilà pourquoi les yoguis de Patandjali (1) et sur leurs traces, Plotin, Porphyre et autres néo-platoniciens prétendaient que durant leurs heures d'extase ils avaient été unis à Dieu, ou plutôt était devenus avec lui comme un seul être, et cela plusieurs fois dans le cours de leur vie. Cette idée d'union, tout erronée qu'elle semble quand on l'applique à l'Esprit universel, a été et est encore soutenue par trop de grands philosophes pour qu'on puisse l'écartier purement et simplement comme une chimère. Dans les cas des *Theodidaktōi*, le seul point noir de cette philosophie d'extrême mysticisme, c'est qu'ils voulaient comprendre sous le titre de perception sensuelle ce qui n'est qu'illumination extatique. Dans le cas des yoguis, qui s'affirmaient capables de voir *Iswara* « face à face », cette prétention fut efficacement renversée par l'austère logique des disciples de Kipila, fondateur de la philosophie sankhya. Quant aux affirmations semblables des Grecs qui marchèrent sur leurs traces, puis d'une longue suite d'extatiques, et enfin des deux derniers qui, depuis une centaine d'années, se soit vanté de « voir Dieu », — Jacob Böhme et Swendenborg, — ce sont des prétentions qui devraient être discutées philosophiquement et logiquement et qui l'auraient été, si quelques-uns de nos grands hommes de science qui s'occupent de spiritisme avaient pris plus d'intérêt à la philosophie de ce système qu'à ses vulgaires phénomènes.

Les théosophes d'Alexandrie étaient divisés en néophytes, initiés et maîtres ou hiérophantes; leurs règles étaient copiées sur celles des anciens mystères d'Orphée qui, d'après Hérodote, les avait rapportées de l'Inde. Ammonius faisait jurer à ses disciples de ne pas divulguer ses doctrines supérieures, du moins à d'autres qu'à ceux qui s'en montraient parfaitement dignes ou qui avaient été initiés et qui savaient regarder les dieux, les anges et les démons des autres peuples, suivant l'*hyponia* ou sous-entendu ésotérique. « Les dieux existent, mais ne sont pas ce que les supposent *hoi polloi* (la multitude ignorant.) », dit Epicure; « l'athée n'est pas celui qui nie l'existence des dieux que la foule adore, mais celui qui enchaîne à ces dieux les opinions de cette foule. » A son tour, Aristote déclare que « ce qu'on appelle les dieux

(1) On trouve chez les mêmes éditeurs les *Aphorismes* de Patandjali, en sanscrit et en anglais, publiés par la Société théosophique, avec des notes utiles. Prix : 5 francs. (Note du traducteur.)

ne sont que les premiers principes de la divine essence qui emplit le monde naturel ».

Plotin, élève d'Ammonius « l'enseigné par Dieu », nous dit que la *gnose*, ou connaissance secrète de la Théosophie, a trois degrés : opinion, science et illumination. « La première a pour moyens ou instruments les sens ou la perception ; la seconde, la dialectique ; la troisième, l'intuition. A celle-ci la raison même est subordonnée, c'est la connaissance absolue, fondée sur l'identification de l'esprit avec l'objet connu. » La Théosophie est, en quelque sorte, la *science exacte* de la psychologie ; elle est à la médiumnité naturelle et sans culture dans le même rapport que les connaissances d'un Tyndall sont à celles d'un écolier en sciences physiques. Elle développe chez l'homme une vue directe, ce que Shelling appelle « l'intelligence de l'identité du sujet et de l'objet dans l'individu » ; de sorte que, influencé par la connaissance de l'*hyponia*, l'homme pense des pensées divines, voit toutes choses telles qu'elles sont réellement, en un mot, « devient le récipient de l'âme du monde », pour employer une des plus belles expressions d'Emerson. « Moi, l'imparfait, j'adore mon propre parfait », dit-il dans son superbe « *Essay on the Oversoul* ». Outre cet état psychologique ou état de l'âme, la Théosophie cultivait toutes les branches des sciences et des arts. Elle était absolument familière avec ce que, aujourd'hui, l'on appelle vulgairement le magnétisme. Les théosophes rejetaient la théurgie pratique ou « magie cérémoniale », dont le clergé catholique romain se sert si souvent dans ses exorcismes. Il n'y a que Jamblique qui, dépassant les autres éclectiques, ait ajouté aux doctrines théosophiques celle de la théurgie. Quand il ignore le vrai sens des symboles ésotériques divins de la nature, l'homme est exposé à mal calculer les pouvoirs de son âme ; au lieu de communier spirituellement et mentalement avec les êtres célestes supérieurs (les dieux des théurgistes de l'école platonicienne), il évoquera inconsciemment les puissances mauvaises et sombres qui rôdent, autour de l'humanité, les créations effrayantes et tenaces des vices et des crimes ; il tombera de la *théurgie*, magie blanche, dans la *goétie*, magie noire ou sorcellerie. Pourtant, ni l'une ni l'autre ne sont ce que la superstition populaire entend par ce terme de magie noire ou blanche. Croire à la possibilité d'évoquer des esprits au moyen de la clef de Salomon est le comble de la superstition et de l'ignorance. La pureté d'action et de pensée peut seule nous élever à un commerce avec les dieux et nous faire atteindre le but proposé. L'alchimie qui, dans l'opinion de tant de personnes, fut une philosophie spirituelle autant qu'une science physique, faisait partie des enseignements de l'école théosophique.

C'est un fait remarquable que ni Zoroastre, ni Bouddha, ni Orphée, ni Pythagore, ni Confucius, ni Socrate, ni Ammonius-Saccas n'aient

rien confié à l'écriture. La raison en est facile à saisir. La Théosophie est une arme à deux tranchants et n'est pas bonne pour l'ignorant ou l'égoïste. Comme toutes les anciennes philosophies, elle a ses fidèles parmi les modernes; mais jusqu'à une époque toute récente, ses disciples, peu nombreux, étaient de sectes et d'opinions très différentes. « Bien que, essentiellement adonnés aux théories spéculatives, ils n'aient pas fondé d'écoles, ils exercèrent pourtant sur la philosophie une muette influence; et je ne doute pas que, le moment venu, plusieurs des idées ainsi proposées sans bruit puissent encore donner de nouvelles directions à la pensée humaine »; ainsi remarque M. Kenneth R. H. Mackenzie, lui-même un mystique et un théosophe, dans son grand et remarquable ouvrage « Encyclopédie royale de la maçonnerie » (voy. les articles « Société théosophique de New-York » et « Théosophie », p. 731) (1). Depuis l'époque des philosophes-du-feu, ils ne s'étaient jamais organisés en sociétés, traqués qu'ils étaient comme des bêtes sauvages par le clergé chrétien; car être connu comme théosophe valait souvent, il n'y a pas plus d'un siècle, une sentence de mort. Les statistiques montrent que, durant une période de cent cinquante ans, il n'y a pas eu moins de quatre-vingt-dix mille hommes et femmes brûlés en Europe sous prétexte de sorcellerie. Rien que dans la Grande-Bretagne, de 1640 à 1660, en vingt ans seulement, trois mille personnes furent mises à mort pour « pactes avec le diable. » Ce n'est qu'assez tard dans le siècle présent, en 1875, que quelques mystiques et spiritualistes avancés, peu satisfaits des théories et des explications fournies par les fidèles du spiritisme, et trouvant qu'elles étaient loin de couvrir tout le terrain, d'éclairer tout le vaste horizon des phénomènes, fondèrent à New-York, Amérique, une association aujourd'hui bien connue sous le nom de Société théosophique.

Traduit de l'anglais par AMARAVELLA,
Membre de la Société théosophique.

LES APPARITIONS, LES ESPRITS & LA RÉINCARNATION

Par H. P. BLAVATSKY

Mainte et mainte fois, depuis les dix années qu'existe la Société théosophique, s'est représentée à la controverse la question si délicate

(1) *The Royal Masonic Cyclopædia of History, Rites, Symbolism and Biography*. Édité par Kenneth R. H. Mackenzie IX^e, (Cryptonyme), membre honoraire de la loge Canongate Kilwinning n° 2, Écosse. — New-York, J.-W. Bouton, 706 Broadway, 1877.

des renaissances ou réincarnations. On a prétendu, après un examen superficiel de certains passages d'*Isis Unveiled* (vol. I, p. 351-52), qu'il y avait un notable désaccord entre les déclarations contenues dans ce livre et les enseignements postérieurs venus de la même plume et sous l'inspiration du même maître (2).

Dans *Isis*, disait-on, on nie la réincarnation; on n'admet occasionnellement, que le retour « d'esprits dépravés ». C. C. M. écrivait dans *Light*, en 1882 : « En dehors de cette possibilité rare et douteuse, *Isis* ne nous accorde que trois cas de réincarnation sur cette terre : l'avortement, la mort très prématurée et l'idiotie. » Cette accusation eut sa réponse immédiate, comme on peut s'en assurer en ouvrant le *Theosophist* d'août 1882. Cependant la réponse ne satisfit pas certains lecteurs, ou bien passa inaperçue. Laissons ce qu'a d'étrange cette assertion que nous nierions la réincarnation — c'est-à-dire les renaissances sérielles et périodiques de chaque *monade individuelle* d'un *pralaya* à un autre *pralaya* (3) — alors que la doctrine est partie intégrante et l'un des éléments fondamentaux de l'hindouisme et du bouddhisme. Le reproche, en somme, revenait à dire que l'écrivain du présent article, connue pour être une admiratrice et une disciple de la philosophie hindoue, et bouddhiste avouée avant la publication d'*Isis*, doit, par le fait qu'elle rejette la réincarnation, repousser nécessairement la doctrine du KARMA! Car ce dernier est la pierre angulaire de la philosophie ésotérique et des religions orientales; c'est le grand pilier qui soutient seul toute la philosophie des renaissances, et si l'on n'admet ces dernières, la doctrine du Karma (4) s'écroule en un verbiage dénué de sens.

Et pourtant, les opposants, ne songeant pas un instant à l'évidente contradiction qui existait entre le fait et l'imputation, accusèrent une bouddhiste par profession de foi de rejeter la réincarnation et implicitement — le Karma. Ne voulant pas batailler avec son ami, et n'ayant aucun désir à cette époque d'entreprendre une défense de détails et d'évidence interne, — pure perte de temps, — l'écrivain ne répondit que par quelques phrases. Mais, aujourd'hui, il est devenu nécessaire

(1) Cet article a paru dans la Revue théosophique américaine, *The Path*. Il est utile de dire, pour ceux qui ne le savent pas, qu'*Isis Unveiled* est un volume publié par M^{me} Blavatsky, aux États-Unis. (Note du traducteur.)

(2) Voir l'accusation et la réponse dans le *Theosophist* d'août 1882.

(3) Ce cycle d'existence a lieu durant le *manvantara*, période avant le commencement et après la fin de laquelle *chacune* de ces monades est absorbée et réabsorbée dans l'Âme une, dans l'*Anima mundi*.

(4) Nous supposons que le lecteur connaît l'admirable doctrine bouddhique du Karma, qui est exposée dans le *Bouddhisme selon le canon de l'église du Sud*, pages 40, 61, 62, 84. (En vente chez l'éditeur de cette revue. Prix : 1 fr. 50.) — (Note du traducteur.)

de bien définir la doctrine. D'autres critiques ont suivi les mêmes errements et dénaturant le sens des passages en question dans *Isis*, sont arrivés aux mêmes conclusions extraordinaires.

Pour mettre fin à ces controverses inutiles, nous nous proposons ici d'expliquer la doctrine plus clairement.

Bien que, en présence des données plus précises qui ont été fournies depuis sur les doctrines ésotériques, nous n'ayons pas à nous occuper de ce qui a été publié dans *Isis*, — encyclopédie de matières occultes, où chacune est à *peine esquissée*, — que l'on sache bien, une fois pour toutes, que l'écrivain maintient l'exactitude de chaque mot écrit sur le sujet dans ses premiers volumes. Nous pouvons répéter ce que nous avons dit dans le *Theosophist* du mois d'août 1882. Le passage cité peut être, et est probablement « incomplet, obscur, vague, gauche même, comme bien d'autres dans cet ouvrage, première production littéraire d'une étrangère qui ne voudrait pas aujourd'hui encore s'enorgueillir de sa connaissance de la langue anglaise ». Malgré cela il est correct quant à ce qui a rapport à la réincarnation.

Je vais maintenant donner des extraits d'*Isis* et expliquer chaque passage critiqué, que nous présentions alors comme « quelques fragments de cette mystérieuse doctrine de la réincarnation considérée *en tant que distincte* de la métempsychose. » Les phrases expliquées sont en italiques.

« La réincarnation, c'est-à-dire l'apparition du même individu, ou plutôt de sa monade astrale, deux fois sur la même planète n'est pas une règle dans la nature, c'est une exception, de même que le phénomène tératologique d'un enfant à deux têtes. Elle est précédée d'une violation des lois harmoniques de la nature et n'arrive que quand cette dernière cherche à rétablir son équilibre dérangé, rejette violemment à la vie terrestre la monade astrale emportée du cercle de nécessité par crime ou par accident. Ainsi, dans les cas d'avortement, lorsque les enfants meurent avant un certain âge (1), et dans l'idiotisme congénital et incurable, la nature se trouve arrêtée dans son dessein originel de produire un être humain parfait. En conséquence, tandis que la matière grossière de ces entités suit ses affinités et se disperse dans le vaste royaume de l'être; l'esprit immortel et la monade astrale de l'individu — cette dernière devant animer une forme, et le premier, répandre sa divine lumière sur l'organisation corporelle — doivent essayer une seconde fois d'accomplir le plan de l'intelligence créatrice. (Vol. I, p. 351.)

Il s'agit ici de la « monade astrale » ou corps de la personnalité décédée, mettons de Jean ou de Thomas, par exemple. C'est ce que l'hindouisme, dans sa philosophie ésotérique, désigne sous le nom de

(1) Victor Hugo, par une intuition de génie, fait revenir à sa mère un petit enfant mort du croup. Voir le *Revenant*. (Note du traducteur.)

bhoot (1); la philosophie grecque l'appelle *simulacrum* ou *umbra*, et toutes les philosophies, dignes de ce nom, font, comme notre doctrine ésotérique, disparaître ce *bhoot*, après une certaine période plus ou moins longue, dans le *kama-lôka* — *limbus* des catholiques romains, ou *hadés* des Grecs (2). C'est donc une « violation des lois harmoniques de la nature » (bien que cela ait été décrété par celles de *Karma*), chaque fois que la monade astrale ou *simulacre* de la personnalité de Jean ou de Thomas — au lieu d'achever sa carrière dans l'espace de temps qui lui est assigné naturellement dans un corps — 1° s'en trouve violemment rejetée par mort prématurée ou accident, ou 2° que par suite de sa tâche laissée inachevée, elle est forcée de reparaitre sur terre (c'est-à-dire le même corps astral uni à la même monade immortelle) afin de compléter cette tâche. Ainsi « elle doit essayer une seconde fois, d'accomplir le plan de l'intelligence créatrice », c'est-à-dire *la loi*.

Si la raison s'est développée jusqu'à l'activité et au discernement, il n'y a pas de *réincarnation (immédiate)* sur cette terre, car les trois parties de l'homme trinaire se sont réunies, et il est en état de courir la course. Mais lorsque le nouvel être n'a pas passé la condition de monade, ou quand, comme chez l'idiot, la trinité n'a pas été complétée sur terre et par conséquent ne peut l'être après la mort, l'immortelle étincelle qui illumine doit réintégrer le plan terrestre, car elle a échoué dans sa première tentative. Autrement, les âmes mortelles ou astrales et les immortelles ou divines ne pourraient pas progresser à l'unisson et passer dans la sphère au-dessus (3) (*dévahhan*). L'esprit suit une ligne parallèle à celle de la matière; l'évolution spirituelle marche de concert avec l'évolution physique.

La doctrine occulte enseigne que :

1° Il n'y a pas de *réincarnation immédiate* sur terre pour la monade ainsi que le prétendent à tort les spiritistes réincarnationnistes; il n'y a pas non plus de seconde *réincarnation* pour le *faux moi* ou *moi « personnel »* — *périsprit*, — sauf dans les cas exceptionnels mentionnés. Mais (a) il y a des *renaissances* ou *réincarnations périodiques* pour le *Moi* immortel (*Moi*, seulement durant le cycle des renaissances, et non *Moi* dans Nirvâna ou Môkcha alors qu'il devient *impersonnel et absolu*); car ce *moi* est la racine même de toute nouvelle incarnation, le cordon sur lequel sont enfilées, une à une, les fausses personnalités ou corps illusoirement appelés hommes en lesquels s'incarne la monade-ego pendant

(1) Prononcez : bhoute. On pourrait aussi l'écrire ainsi : *bhûta*. (Note du traducteur.)

(2) *Hades* n'a certainement jamais voulu dire *enfer*. Ce fut toujours la demeure des ombres dolentes des corps astraux des mortes personnalités. Les lecteurs occidentaux ne doivent pas oublier que *kama-lôka* n'est pas *karma-lôka*, car *kama* signifie *désir*, ce qui n'est pas le cas pour *karma*.

(3) Évidemment « sphère au-dessus » voulait dire le *dévahhan*.

le cycle des naissances; (6) et ces réincarnations n'ont lieu qu'après 1500, 2000 et même 3000 ans de vie *dévakhannique* (4).

2° Que *manas* (2), c'est-à-dire le siège de *Jiv*, cette étincelle qui parcourt le *ron*d du cycle des naissances et renaissances avec la monade, depuis le commencement jusqu'à la fin d'un *manvantara* (3) est le véritable *Moi*. Que (a) la *Jiv* suit dans le *dévakhann* la divine monade qui lui donne la vie spirituelle et l'immortalité : par conséquent, celle-ci ne peut ni renaître avant la période qui lui est assignée, ni réapparaître sur terre, soit *visiblement* soit *invisiblement* pendant ce laps de temps; et (b) que, si l'arome spirituel du *manas* — sa jouissance par possession, c'est-à-dire toutes ces aspirations élevées, toutes ces qualités et ces attributs spirituels qui constituent le Soi supérieur de l'homme, — ne s'unit pas à sa monade, celle-ci devient comme *non* existante; car, elle est *in esse*, impersonnelle, et *per se*, non égoïste (4), si l'on peut parler ainsi; tirant son coloris spirituel, sa saveur d'égoïsme, de chaque *manas* seulement, pendant l'incarnation et lorsqu'il est désincarné et séparé de tous ses principes inférieurs.

3° Que les quatre principes restants, ou plutôt les deux et demi, car il ne reste que la portion terrestre de *manas* et son véhicule, *kama-rupa* et *linga-sharitra*, (le corps, *rûpa*, se dissolvant immédiatement, ainsi que *prâna* (5), le principe de vie), que ces principes, ayant appartenu à la fausse personnalité, ne sont pas conditionnés pour aller dans le *dévakhann*. Le *dévakhann* est l'état de félicité parfaite; c'est la récompense qui suit toutes les misères non méritées de cette vie (6); c'est pourquoi

(1) Vie passée dans le *dévakhann*, qui est le paradis dont l'*avichi* est l'enfer. (Note du traducteur.)

(2) *Manas* (grec : *menos*; latin : *mens*; anglais : *mind*; danois : *minde*, etc.) que je traduis par le *mental*, correspond à ce que nous appelons, à tort, l'esprit, c'est-à-dire les facultés intellectuelles, grossières ou élevées. C'est le cinquième principe de notre échelle septennaire humaine, que le lecteur doit connaître et dont le tableau se trouve dans : la *Théosophie bouddhiste*, par M^{me} de Pomar. (1 fr. 50 chez notre éditeur.)

(3) Sur *manvantara*, relire la note de l'autre page. (Note du trad.)

(4) De *ego*, moi. Je prie le lecteur de vouloir bien excuser tout ce que ces notes peuvent avoir de fastidieux; mais comme je crois que la *Théosophie* est faite pour les personnes qui ne connaissent ni le latin, ni le grec, ni le sanscrit, tout aussi bien que pour les autres, je me vois parfois obligé d'expliquer des termes que je ne saurais supprimer ni remplacer. A ce propos, je ferai observer que le vocabulaire de la langue française étant absolument insuffisant pour les études philosophiques, je remédie à cet inconvénient à l'aide de mots nouveaux qui, de prime abord, peuvent sembler étranges. (Note du traducteur.)

(5) Au sujet de ces principes, voir la note 3, ci-dessus. (Note du trad.)

(6) Il faut que le lecteur sache ceci : la doctrine ésotérique soutient que, sauf les cas où la méchanceté de la nature humaine atteint l'apogée du mal et le péché terrestre humain s'universalise jusqu'au caractère *satanique*, pour ainsi dire, comme chez *certains sorciers*, il n'est pas de punition pour la majorité après la mort. La loi de rétribution, appelée *karma*, attend l'homme sur le seuil de sa nouvelle incarnation. L'homme est, au mieux, un misérable outil de mal, formant sans cesse de

ee qui poussait l'homme au péché, c'est-à-dire sa nature terrestre faite de passion ne peut y trouver place.

En conséquence, les principes qui ne se réincarnent pas restent en arrière dans le *kama-loka* (1), d'abord comme résidu matériel, et plus tard comme réflexion sur le miroir de la lumière astrale. Doués d'une action *illusoire* jusqu'au moment où ils disparaissent après s'être effacés graduellement, qu'est-ce autre chose, sinon l'*eidolon* des Grecs et le *simulacrum* des poètes et classiques latins?

« Quelle récompense, quel châtement peut-on supposer dans cette sphère d'entités humaines désincorporées, pour un fœtus, un embryon qui a à peine trouvé le temps de respirer sur notre terre et, à plus forte raison, n'a pu rencontrer l'occasion d'exercer les divines facultés de son esprit? Pour un enfant irresponsable dont l'insensible monade, encore endormie au fond de sa cassette astrale et physique, n'est même pas capable de le défendre contre une brûlure mortelle? Ou encore, pour un idiot de naissance dont le nombre de circonvolutions cérébrales n'est que de vingt à trente pour cent par rapport à celui des personnes saines d'esprit et qui, par conséquent, n'a pas la responsabilité de ses inclinations, de ses actes, ni des imperfections de son intelligence vaguante et demi-développée. » (*Isis dévoilée*, vol. I, p. 352.)

Voici donc les *exceptions* dont parle *Isis*, et la doctrine n'a pas changé depuis. Il n'y a pas eu « désaccord » mais bien *manque de précision* : de là, les malentendus qui se sont élevés à la suite des enseignements subséquents. De plus, il se trouve dans la première édition d'*Isis* plusieurs fautes importantes, et comme les planches ont été stéréotypées, ces fautes n'ont pas été corrigées dans les éditions suivantes.

L'une se trouve à la page 346, et une autre, qui en est la conséquence, à la page 347.

Le désaccord apparent entre la première partie du sujet traité et la dernière aurait dû suggérer l'idée d'une faute évidente. Le passage s'adresse aux spiritistes *réincarnationnistes* qui se servent des paroles plus qu'ambiguës d'Apulée pour soutenir leurs « esprits » et leur réincarnation. Le lecteur jugera si Apulée ne justifie pas plutôt nos assertions (2). On nous accuse de nier la réincarnation, et voici précisément ce que nous disions dans *Isis*!

nouvelles causes et de nouvelles conditions. Il n'est pas toujours (s'il l'est même) responsable. De là, une période de repos et de félicité dans le *dévoikhan* avec un oubli complet et temporaire de toutes les misères et de toutes les souffrances de la vie. L'*avéchi* est un état *spirituel* d'excessive misère; il n'est réservé qu'à ceux qui ont passé leur vie à faire consciemment du mal aux autres et sont ainsi arrivés à la spiritualité la plus élevée dans le *mal*.

(1) *Kama-loka* veut dire le monde du *désir*, de la passion aveugle. — Etym. : *Amoris locus* (?). (Note du traducteur.)

(2) Voici ce que dit Apulée : « L'âme naît en ce monde en quittant l'âme du

« La philosophie enseigne que la nature ne laisse jamais son œuvre inachevée; si elle échoue dans sa première tentative, elle fait un second essai. Lorsqu'elle évolue un embryon humain, son intention est qu'un homme soit parachevé physiquement, intellectuellement et spirituellement. Son corps doit croître, se viriliser, s'user et mourir; son intelligence s'entr'ouvrir, mûrir et s'équilibrer harmonieusement; son divin esprit s'illuminer et fusionner aisément avec l'homme intérieur. Aucun être humain ne complète son grand cycle ou « cercle de nécessité » avant que toutes ces phases soient accomplies. De même que, dans une course, les retardataires piétinent péniblement la piste, s'efforçant de gagner un peu de terrain, tandis que le vainqueur ayant franchi l'arrivée, s'élançe comme un trait; ainsi dans la course de l'immortalité, quelques âmes dépassent toutes les autres et atteignent le but, alors que des myriades de compétiteurs s'agitent laborieusement sous leur charge de matière auprès du point de départ. Quelques infortunés succombent entièrement et perdent toute chance de gagner le prix; d'autres reviennent sur leurs pas et recommencent. »

Cela est clair. La nature, manquant le premier, fait un second essai. Personne ne peut quitter ce monde (notre terre) s'il ne s'est pas perfectionné « physiquement, moralement et spirituellement ». Comment cela se ferait-il sans la nécessité d'une série de renaissances indispensables à la perfection de chacun de ces départements? Une seule vie humaine ne peut certes suffire pour évoluer dans « le cercle de nécessité ». Et cependant cette phrase est suivie immédiatement de la déclaration parenthétique suivante : « Ce que l'Hindou redoute par-dessus tout, c'est la transmigration et la réincarnation; sur des planètes autres et inférieures seulement, jamais sur celle-ci!!! »

La dernière phrase est une fâcheuse erreur dont je me déclare innocente. Le coupable est évidemment quelque correcteur qui n'avait pas la moindre idée de la philosophie hindoue, et commit fatalement une nouvelle faute sur la page suivante, où l'on voit le malheureux mot « planète » mis pour *cycle*. L'écrivain d'*Isis*, qui avait d'autre travail à faire, jeta à peine les yeux sur ce livre après sa publication; autrement une rectification eût été faite, un errata ajouté, et la phrase eût été

monde (anima mundi) où son existence a précédé celle que nous connaissons (sur terre). Ainsi les dieux qui considèrent ses actions dans toutes les phases des diverses existences et dans l'ensemble, la punissent quelquefois pour les péchés qu'elle a commis pendant une vie antérieure. Elle meurt quand elle se sépare du corps dans lequel elle a traversé cette vie comme en une frêle barque. Et c'est, si je ne me trompe, le sens secret de l'inscription tumulaire, si simple pour l'initié : « Aux dieux mânes qui ont vécu. » Mais ce genre de mort n'annihile pas l'âme, elle ne fait que la transformer (une partie d'elle) en une *lémure*. Les *lémures* sont les *midnes* ou fantômes que nous connaissons sous le nom de *laræ*. Quand ils se tiennent à l'écart et nous *lémignent* une bienfaisante protection, nous honorons en eux les divines protectrices de la famille terrestre; mais si leurs crimes les condamnent à errer, nous les appelons *larves*. Ils sont le fléau des méchants et la vaine terreur des bons. » (Du Dieu de Socrate, Apulée.)

rétablie de la sorte : « L'Hindou redoute la transmigration sous d'autres formes *inférieures*, sur cette planète. »

La phrase écrite de la sorte eût fait pièce avec la précédente, montrant que les vues *exotériques* de l'Hindou lui permettent de croire à la réincarnation et de la redouter : réincarnation tour à tour humaine et animale, le faisant passer, par sauts, de l'homme à la bête et à la plante même, et *vice versa*; tandis que la philosophie *ésotérique* enseigne que la nature ne marche jamais à reculons dans son *progressus* évolutionnaire, et qu'une fois que l'homme a évolué de chaque forme inférieure, — minérale, végétale et animale, — en sa forme humaine, il ne peut plus redevenir animal, si ce n'est moralement, par conséquent *métaphoriquement*. L'incarnation humaine est une nécessité, une loi cyclique, et aucun Hindou ne peut la craindre, quand même il en déplorerait l'obligation. Et cette loi, ainsi que le retour périodique de la renaissance de l'homme sont exposés à la même page (316) et dans le corps du même paragraphe, qui se termine par ces mots :

« Mais il est une manière de l'éviter. Bouddha nous l'a apprise dans sa doctrine de la pauvreté, de la restriction des sens, de la parfaite indifférence vis-à-vis des objets terrestres de cette vallée de larmes, de la domination des passions, et de la communion fréquente avec l'Atma, ou anima-contemplation (1). La cause de la réincarnation est dans l'ignorance de nos sens et dans cette idée qu'il y a, dans le monde, des réalités, des choses en dehors de l'existence abstraite. Des organes des sens naît l'hallucination que nous appelons contact; « du contact, le désir; du désir, la sensation (qui est aussi une déception de notre corps); de la sensation, l'accolement aux corps existants; de l'accolement, la reproduction; et de la reproduction, la maladie, la caducité et la mort ».

Cela devrait trancher la question en montrant qu'on a négligé de s'apercevoir de l'erreur commise; et si ce n'était pas suffisant, voici encore de quoi enlever les doutes à cet égard :

Ainsi, semblable aux révolutions d'une roue, *il existe une succession régulière de mort et de naissance*, dont la cause morale est l'accolement aux objets existants, et dont la cause instrumentale est ce pouvoir qui contrôle l'univers et l'incite à l'activité : le *Karma*, c'est-à-dire le mérite et le démérite. Par conséquent, le grand souhait de tous les êtres qui veulent être délivrés des misères de la naissance successive, est de chercher la destruction de la cause morale, l'adhérence aux objets existants ou le mauvais désir...

(1) Nous sommes obligés de déclarer ici, afin d'éviter des malentendus dans l'avenir, que nous ne prêchons pas l'ascétisme, la macération, ainsi que quelques-uns pourraient l'induire de ce passage mal interprété. Ceux qui se sont élevés jusqu'à la Connaissance savent que tout est vanité; quant aux autres, s'ils ne le savent pas, il serait inutile et parfaitement nuisible qu'ils entrassent dans la voie de la compression morale ou physique et surtout voulussent y pousser les autres de force. (Note du traducteur.)

Ceux en qui le mauvais désir est complètement détruit, sont appelés *Arhats*. La libération du mauvais désir assure la possession d'un pouvoir *miraculeux*. A sa mort, l'Arhat ne se réincarne plus; il atteint toujours nirvâna, — mot qui, soit dit en passant, est interprété très faussement par les scolastes chrétiens et les commentateurs sceptiques. Nirvâna est le monde des *causes*, où tous les effets décevants ou illusions de nos sens disparaissent. Nirvâna est la sphère la plus élevée où l'on puisse atteindre. Les *pîtris* (esprits pré-adiamiques) sont considérés par le philosophe bouddhiste comme réincarnés, bien qu'à un degré de beaucoup supérieur à celui de l'homme sur terre. Ne meurent-ils pas à leur tour? Est-ce que leurs corps astraux ne souffrent pas, n'éprouvent pas du plaisir et ne sont pas soumis au même malheur de sensations illusoire que dans le corps terrestre?

Et aussitôt après ce passage, on nous fait écrire, à propos de Bouddha et de sa doctrine, du Mérite ou du Démentrite ou du Karma :

Mais cette *vie antérieure* à laquelle croient les bouddhistes n'est pas une vie sur *cette planète*, car, plus que tout autre, le philosophe bouddhiste appréciait la grande doctrine des cycles.

Corrigez « vie sur cette planète » par « *vie dans le même cycle* », et vous aurez la transcription correcte : car pourquoi Bouddha aurait-il apprécié la « grande doctrine des cycles » si ce Sage n'avait cru qu'en une courte vie sur cette terre et dans le même cycle. Mais retournons à la vraie théorie de la réincarnation, enseignée par l'érotisme et si malheureusement rendue dans *Isis*.

Ainsi, le sens réel de ces passages était que le principe qui *ne se réincarne pas* — sauf les exceptions indiquées — est la *fausse* personnalité, l'illusoire entité humaine définie et individualisée, durant cette courte vie qui est notre lot, sous une forme et sous un nom spécifiques; mais ce qui *se réincarne*, et cela bon gré mal gré sous l'infléchissable et rigide loi karmique, c'est le véritable Moi. Tous les malentendus de cette sorte ont leur racine dans cette confusion du Moi réel et immortel de l'homme avec les fausses et éphémères *personnalités* qu'il habite pendant son progressus manvantarique (1). Maintenant, quel est l'un et quel est l'autre? Le premier groupe (2) se compose de :

1° L'Esprit immortel : sans sexe, sans forme (*arupa*) (3), émanation de la *Respiration* universelle Une.

2° Son véhicule : l'*Ame divine* — appelée « l'Immortel Ego », « la Divine Monade », etc., etc., laquelle, fusionnant avec *Manas*, en qui brûle *Jiv*, — l'inextinguible étincelle, — s'augmente, à la fin de chaque

(1) Période d'un *manvantara* : à ce sujet, revoir la note de la page 12. (N. du T.)

(2) De notre échelle septennaire. (N. du T.)

(3) Du sanscrit *rupa* (corps) et *a* privatif. (N. du T.)

incarnation, de l'essence de cette individualité *qui fut*, de l'arome de la fleur moissonnée qui n'est plus.

Qu'est-ce que la *fausse* personnalité? C'est cet amas de désirs, d'aspirations, d'affection et de haïr, — d'*action*, en un mot, — manifestés par un être humain, sur cette terre, durant une incarnation et sous la forme d'une personnalité (1). Certainement ce n'est pas tout *cela*, — ce qui, pour nous, la troupe illusionnée, matérielle et matériellement pensant, représente M. Tel et Tel et M^{me} Quelqu'une autre, — ce n'est pas tout cela qui demeurera immortel ou se réincarnera jamais.

Tout cet amas d'égotisme, ce *je* apparent et prompt à s'évanouir, disparaît après la mort comme le costume du rôle qu'il vient de jouer disparaît du corps de l'acteur lorsqu'il quitte le théâtre pour aller se coucher. Cet acteur redevient immédiatement le même John Smith ou Gray qu'il était depuis sa naissance, et cesse d'être l'Othello ou l'Hamlet qu'il a représenté pendant quelques heures. Il ne reste plus rien désormais de cet *agrégat* pour la prochaine incarnation, si ce n'est *la semence du Karma futur* que *Manas* (2) aura réunie à son groupe immortel pour former le *soi supérieur* désincorporé, dans le Dévakhane. Quant aux quatre principes inférieurs, on peut trouver ce qu'ils deviennent dans la plupart des classiques que nous proposons de citer pour notre défense. La doctrine que nous enseignons, à savoir que le *périsprit*, la *fausse personnalité* ou les restes du décédé sous leur forme astrale s'effacent et disparaissent avec le temps, est terriblement déplaisante aux spirites,

(1) Pour prouver jusqu'à quel point nos enseignements théosophiques ont pris racine dans toutes les classes de la société et même dans la littérature anglaise, on n'a qu'à lire l'article *Before Birth* (avant la naissance), que M. Norman Pearson a écrit dans le *Nineteenth Century* du mois d'août 1886. Là les idées et les doctrines théosophiques s'étaient sans le moindre aveu, sans la moindre allusion à la Théosophie. Nous lisons entre autres choses, à propos des théories de l'auteur sur le *moi* : « Quelle quantité de la *personnalité individuelle* va au ciel ou en enfer? Est-ce que tout l'équipement mental, bon et mauvais, les nobles qualités et les passions impies suivent l'âme dans son *au-delà*? Sûrement non. Mais alors, s'il faut rejeter quelque chose, comment et où devons-nous tirer la ligne de démarcation? Si, d'un autre côté, l'Âme est quelque chose de distinct de tout notre équipement mental, excepté le sens de soi, ne nous heurtons-nous pas à la notion incompréhensible d'une personnalité sans attributs? »

À cette question, l'auteur répond comme l'eût fait un vrai théosophe : « Les difficultés de la question proviennent réellement d'un malentendu sur la véritable nature de ces attributs. Les composants de notre équipement mental, — appétits, aversions, sensations, goûts et qualités en général, — n'ont pas une existence absolue, mais une relative. La faim et la soif, par exemple, sont des états de conscience qui naissent en réponse à l'aiguillon des nécessités physiques. Ce ne sont pas des éléments inhérents à l'âme; ils disparaîtront ou seront modifiés, etc., etc. » (P. 327 et 327.) En d'autres termes, c'est la doctrine théosophique : *Atma* et *Buddhi*, ayant cueilli le *Manas*, l'arome de la personnalité ou âme humaine, vont dans le *dévakhan*; tandis que les principes au-dessous, le *simulacrum* astral ou fausse personnalité, vides de leur divine monade ou Esprit, demeurent dans le *kama-lôka*.

(2) Le *mental*. (Note du traducteur.)

qui veulent à toute force confondre le *moi* temporaire avec le *moi* immortel.

Malheureusement pour eux, et heureusement pour nous, ce ne sont pas les occultistes modernes qui ont inventé la doctrine. Ils se défendent et prouvent ce qu'ils disent. Ils disent qu'aucune *personnalité* ne s'est encore *réincarnée* « sur la même planète » (*notre terre* : cette fois, il n'y a pas d'erreur), sauf dans les trois cas exceptionnels cités ci-dessus, auxquels on peut ajouter un quatrième : l'*acte délibéré et conscient de l'adeptat*; et qu'un tel corps *astral* n'appartient ni au corps ni à l'âme, encore moins à l'immortel esprit de l'homme. Ils citent les preuves de ce qu'ils avancent.

Une fois les manifestations établies d'une manière indéniable, avant que de lancer des théories au sujet de ce qui les produit et de proclamer, sur un témoignage de prime face, que ce sont les *esprits* des mortels défunts qui nous revisitent, il importe d'étudier, premièrement, ce que l'antiquité a déclaré sur la question. Ce n'est point Allan Kardec ni la ville de Rochester qui ont eu l'antériorité des fantômes et des apparitions, des « *esprits* » matérialisés et des semi-matériels. Si ces êtres qui ont pour invariable habitude de se donner comme les *âmes* et les fantômes des morts, agissent de la sorte et réussissent, c'est parce que la philosophie circonspecte d'autrefois est remplacée de nos jours par des conceptions *a priori*, par des suppositions sans preuve. Posons la première question : Est-ce que les esprits ont une sorte de substance dont ils se revêtent? — *Réponse* : Ce qu'on appelle aujourd'hui, en France, *périsprit*, et en Angleterre et en Amérique « a materialized Form (1) », était appelé jadis *peri-psyché* et *peri-nous* et était par conséquent bien connu des anciens Grecs. Ont-ils un corps, soit gazeux, soit fluïdique, soit éthéré, soit matériel ou semi-matériel? Non, répondons-nous, forts de l'autorité de l'enseignement occulte du monde entier. Car, pour les Hindous, l'*âma* ou l'*esprit* est *arupa* (sans corps), et pour les Grecs également. Dans l'Église catholique romaine elle-même, les anges de lumière comme ceux de ténèbres sont *absolument incorporels* : « *Meri spiritus, omnes corporis expertes* (2) »; et, pour citer les mots de la DOCTRINE SECRÈTE (3), ils sont *primordiaux*.

Emanations du Principe indifférencié, les *Dhyans Chohans* de la catégorie une (la Première) ou pure Essence Spirituelle sont formés de l'*Esprit de l'Élément Un*; la seconde catégorie de la seconde Emanation, de l'Âme des Éléments; la troisième catégorie de *Dhyans Chohans* ont un « corps mental » auquel ils ne sont pas soumis, mais qu'ils peuvent

(1) « Une forme matérialisée. » (N. du T.)

(2) « Les purs esprits sont dépourvus de corps. » (N. du T.)

(3) La *Doctrine secrète* est un grand ouvrage qu'écrivit en ce moment notre chère Blavatsky. Deux volumes sont déjà terminés; ils sont en anglais. (N. du T.)

prendre et gouverner comme un corps, soumis à eux, souple à leur volonté en forme et en substance. A partir de cette troisième catégorie, ils (les esprits, les anges, les *Dévas* ou Dyan Chohans) ont des corps, dont le premier groupe roupique (1) est composé d'un élément : *Ether*; le second, de deux : *Ether* et *Feu*; le troisième, de trois : *Ether*, *Feu* et *Eau*; le quatrième, de quatre : *Ether*, *Air*, *Feu* et *Eau*. Alors vient l'homme qui, outre ces quatre éléments, en a un cinquième qui prédomine en lui : *Terre* : donc, il souffre. Les corps des Anges, nous disent saint Augustin et Pierre Lombard, sont faits pour agir, non pour souffrir. C'est la terre et l'eau, *humor* et *humus*, qui donne l'aptitude à la souffrance et à la passivité, *ad patientiam*, et l'*Ether* et le *Feu*, à l'action.

Les esprits ou *monades* humaines, appartenant à l'essence première ou indifférenciée sont donc incorporels; mais leur troisième principe — ou le cinquième humain *Manas* (2) — peut, par conjonction avec son véhicule, devenir *Kama rūpa* et *Mâyâvi rūpa*, corps de désir ou corps d'illusion. Après la mort, les meilleures, les plus nobles, les plus pures qualités de *Manas*, ou âme humaine, s'élèvent, avec la Monade divine, dans le *Dévakhan*, d'où l'on n'émerge ni ne revient plus, excepté au moment de la réincarnation : qu'est-ce donc qui apparaît sous le double masque du *Moi* spirituel ou de l'âme de l'individu trépassé? *L'élément Kama rōupa avec l'aide des éléments*. Car on nous a appris que les seuls êtres spirituels qui peuvent prendre une forme à volonté et apparaître, c'est-à-dire se rendre objectifs et même tangibles, sont les Anges (les Dyan Chohans) et le *nirmānakāya* (3) des Adeptes dont l'esprit est revêtu de matières sublimées. Les corps astraux, les *résidus*, les *drèches*, d'un être mortel désincorporé, lorsqu'ils apparaissent, ne sont pas les individus qu'ils prétendent être; ils n'en sont que les simulacres. Et telle a été la croyance de toute l'antiquité, d'Homère à Swedenborg, de la troisième race jusqu'à nos jours.

Plus d'un zélé spirite a cité saint Paul, afin d'appuyer sa prétention

(1) Du sanscrit *rūpa* (lat. *rupes* (?)) forme extérieure, corps. (N. du T.)

(2) Cinquième en commençant par le bas de l'échelle septenaire humaine, ainsi : 1. *Rūpa* (corps); 2. *Jīva* (vitalité); 3. *Linga śarīra* (forme astrale); 4. *Kama rūpa* — corps de désir, — ou *Mâyâvi rūpa* — corps d'illusion — (âme animale); 5. *Manas*, — mental, — (âme humaine); 6. *Buddhī* — boudha, christ (âme spirituelle); 7. *Ātma* (l'Esprit). Le n° 4 est le véhicule de 5; 6, de 7. (N. du T.)

(3) *Nirmānakāya* est le nom donné à la forme astrale (dans son état de perfection) des Adeptes, qui ont gravi le Sentier de la Connaissance et de la Vérité absolus jusqu'à une trop grande hauteur pour aller dans l'état de *Dévakhan*, et qui, d'autre part, ont refusé délibérément la félicité de Nirvāna afin d'assister l'humanité, en aidant, en guidant invisiblement les hommes d'élection sur le même sentier du progrès. Mais ces *astraux* ne sont pas des « coques » vides; ce sont des monades composées des 3^{es}, 4^{es}, 5^{es}, 6^{es} et 7^{es} principes. Il y a pourtant une autre sorte de *nirmānakāya* dont il sera parlé longuement dans la *Doctrinē secrète*.

que les esprits peuvent apparaître et le font : « Il y a un corps naturel et il y a un corps spirituel, etc., etc. » (I Ep. Cor. xv, 44); mais on n'a qu'à étudier un peu plus près les versets qui précèdent et ceux qui suivent, pour s'apercevoir que saint Paul voulait dire quelque chose de bien différent du sens prétendu. Il y a certainement un corps *spirituel*, mais il n'est pas identique à la forme *astrale* contenue dans l'homme « naturel ». Le « spirituel » est formé de notre individualité *dévêtue* et *transformée après la mort*; car l'apôtre prend soin de l'expliquer dans les versets 51 et 52 : « Voici que je vous dis un *mystère* : nous ne *dormirons pas tous*, mais nous *serons tous changés*. Ce corps corruptible doit revêtir l'incorruptibilité et ce corps mortel doit revêtir l'immortalité. »

Mais cela n'est preuve que pour les chrétiens. Voyons ce que pensaient à ce sujet les vieux Égyptiens et les néo-platoniciens, les uns et les autres *théurgistes* par excellence. Ils divisaient l'homme, comme nous le faisons, en trois groupes principaux, subdivisés en principes à leur tour : le pur esprit immortel, l'« âme spectrale » (*fantôme lumineux*) et le corps matériel grossier. A l'exception de ce dernier, considéré comme une coque terrestre, ces groupes comprenaient six principes : 1° Kha, le corps vital; 2° Khaba, la forme astrale ou ombre; 3° Khou, l'âme animale; 4° Akh, l'intelligence terrestre; 5° Sa, l'âme divine (ou *Buddhi*); et 6° Sah ou momie, dont les fonctions commençaient après la mort. Orisis était le plus haut esprit incréé, car c'était, en un sens, un nom générique; chaque homme, après sa translation, devenant *osirifié*, c'est-à-dire absorbé dans Orisis — le Soleil ou le glorieux état divin. C'était Khou avec les portions inférieures de Akh — ou *Kama Rûpa* additionné des drêches de *Manas* et restant en arrière dans la lumière astrale de notre atmosphère — qui formaient l'équivalent de ces terribles *bhûts* si redoutés des Hindous (nos *élémentaires*). On peut s'en assurer, en lisant la transcription du *Harris Papyrus on magic* (papyrus magique, traduit par Chabas), où on les appelle Kouey ou Khou, et où l'on explique que, suivant les hiéroglyphes, Khou voulait dire les « morts revivifiés », les « ombres ressuscitées (1) ».

Quand on disait d'une personne qu'elle avait un *Khou*, cela voulait dire qu'elle était possédée d'un « esprit ». Il y avait deux sortes de Khous : les justifiés, qui, après avoir vécu une *seconde vie* (nam onh), pendant un court espace de temps, s'évanouissaient, disparaissaient; et les Khous condamnés à errer, sans repos, dans les ténèbres, après être morts pour la seconde fois (*mut, em, nam*) et qu'on appelait les *Hau-*

(1) En comparant cette division avec celle de l'enseignement ésotérique, nous voyons que : 1, Orisis est *Atman*; 2, Sa est *Buddhi*; 3, Akh est *Manas*; 4, Khou est *Kama rûpa*, siège des désirs terrestres; 5, Khaba est *Linga çarira*; 6, Kha est *Prânatma*, principe vital; 7, Sah, est la momie ou le corps.

mètre (seconde fois morts), ce qui e les empêchait pas de se livrer à un parasitisme vital, à la manière des vampires. Nous montrerons combien ils étaient redoutés, dans notre Appendice sur la Magie égyptienne et les « Esprits » des Chinois (Doctrina secrète). Les prêtres égyptiens les exorcisaient tout comme le curé catholique romain exorcise le malin esprit. De même du *houen* chinois, identique au *Khou*, à l'« élémentaire » et aux *lares* ou *larvæ*, mot que le grammairien Festus dérive du précédent, en expliquant que ces larves étaient « les ombres des morts qui ne laissent de repos, dans les maisons où elles étaient installées, ni aux maîtres, ni aux serviteurs. » En Chine, ces créatures, évoquées dans les rites théurgiques et surtout *néromantiques*, étaient et sont encore regardées simplement comme la réflexion, le *simulacre* de la personnalité décédée qu'elles représentent, et non pas comme son Esprit, son âme, ni quoi que ce soit lui appartenant réellement.

« L'âme humaine, dit Apulée, est un dieu *immortel* (*buddhi*)... qui cependant a son commencement. » Quand la mort l'a séparée de son organisme terrestre, on l'appelle *lémure*. Parmi les lémures, il y en a qui sont bienfaisantes, et qui deviennent les dieux ou démons (1) de la famille, c'est-à-dire ses dieux domestiques : dans ce cas on les appelle *lares*. Mais elles sont considérées comme viles et appelées *larves*, quand le sort les condamne à errer çà et là et qu'elles répandent des fléaux autour d'elles : (*Inane terriculamentum bonis hominibus, cæterum noxium molis*). Si leur nature est douteuse, on les nomme simplement *mânes*. (Voir Apulée : *Du Dieu de Socrate*; édit. Niz., p. 143-145). Écoutez ce que disent Jamblique, Proclus, Porphyre, Pselus et des douzaines d'autres écrivains mystiques.

Les mages de la Chaldée croyaient et enseignaient que l'âme céleste ou divine participerait à la félicité de la lumière éternelle, tandis que l'âme animale ou passionnelle se dissoudrait rapidement, dans le cas des bons, et, s'en irait, dans le cas des pervers, errer çà et là dans la sphère de la terre. Cette dernière « prend, parfois, diverses formes de fantômes humains et même des formes d'animaux ». Les Grecs disaient la même chose de leur *Eidolon* et les rabbins, de leur *Nephesh*, (voyez : *Sciences occultes*, par le comte de Résie, V. II.) Tous les *Illuminati* du moyen âge nous parlent de notre *âme astrale*, réflexion du mort ou son *spectre*. A la mort *natale* (naissance), le pur esprit reste attaché au corps *intermédiaire* et *lumineux*, mais aussitôt que sa forme inférieure (le corps physique) est morte, il monte vers le ciel et le corps intermédiaire descend dans les bas mondes ou *Kama loka*.

Homère nous montre le corps de Patrocle — véritable image du corps

(1) Que le lecteur ne s'étonne pas de voir ces deux mots accolés l'un à l'autre, car dieu et démon, c'est la même chose pour les Grecs. (N. du T.)

terrestre, étendu tué par Hector — surgissant dans sa forme spirituelle, et dans Lucrèce, le vieil Ennius représente Homère lui-même versant des larmes amères, parmi les ombres et les simulacres humains sur les rives de l'Achérouse, « où ne vivent ni nos corps ni nos âmes, mais seulement nos images. »

. Ecce Acherusia templa,
 . . . Quo neque permanent animæ, neque corpora nostra,
 Sed quædam simulacra.

Virgile appelait ce corps *imago* (image), et dans l'Olyssée (l. XI), l'auteur le mentionne comme le type, le modèle et en même temps la copie du corps; car Télémaque ne veut pas reconnaître Ulysse et cherche à le chasser, en disant : « Non, tu n'es pas mon père; tu es un démon qui veut me tromper! » (*Olyssée*, l. XVI, v. 494.) Cicéron traduisant le *Timée* de Platon, rend le mot *daimones* par *lares*; et Festus, le grammairien, explique que les dieux inférieurs étaient les âmes des hommes, faisant une différence entre les deux, comme Homère, et entre l'*anima bruta* et l'*anima divina* (l'âme animale et l'âme divine). Plutarque (dans *Probl. Rom.*) représente les lares comme présidant aux maisons (hantées) et les habitant; il les appelle cruels, exigeants, curieux, etc. Festus pense que parmi les lares, il y en a de bons et de mauvais; dans un passage, il les nomme *præstutes*, parce qu'ils donnaient parfois des objets et en prenaient soin (*apports directs*), et dans un autre, il leur donne le nom de *hostileos* (1). « Quoi qu'il en soit, dit Leloyer en son bon vieux français, si est-ce qu'ils n'étaient autres que diables, lesquels si quelquefois ils semblent aider aux hommes et leur apporter quelque bien, si est-ce que c'est pour après leur nuire davantage tant intérieurement en leur âme et conscience qu'extérieurement en leurs corps et biens. Les *Lémures* sont aussi diables et *Larves* nuisantes qui apparaissent de nuit en formes de diverses bestes, et le plus souvent en figure d'hommes morts. » (*Livres des spectres*, I, p. 15 et 16.)

Ayant rendu ce petit hommage à ses idées de chrétien qui voit Satan partout, Leloyer parle comme un occultiste, et comme un occultiste érudit :

« Il est bien certain que les *Génies*, et non autres, avaient cette charge de garder chaque homme qui venait au monde et se nommaient *Génies*, ainsi que dict Censorin, parce qu'ils avaient soin de notre génération, ou qu'ils étaient nés avec nous, ou bien qu'ils nous recevaient et gardaient après que nous étions engendrés. Et non seulement les *Génies*

(1) Parce qu'ils mettaient en fuite les ennemis.

présidaient à chaque personne particulière, ainsi il y avait les *Génies des peuples*. »

Les catholiques romains ont pris chez les occultistes préchrétiens et chez les payens, l'idée des anges gardiens d'hommes, de races, de localités, de cités et de nations. Symmachus écrit (Epist. I, X) : « De même que des âmes sont données à ceux qui naissent, ainsi des *Génies* sont distribués aux nations. Toute cité avait son génie protecteur auquel le peuple sacrifiait. » On trouve plus d'une inscription ainsi rédigée : *Genio civitatis* « au Génie de la cité ».

Seulement, autrefois, les profanes ne semblaient pas être plus sûrs que les modernes lorsqu'il s'agissait de savoir si une apparition était l'*eidolon* d'un parent ou le génie de la localité. Énée célébrant l'anniversaire du nom de son père Anchise et voyant un serpent ramper sur sa tombe, se demandait si c'était le *génie* de son père ou celui de l'endroit (Virgile). Les *mânes* (1) étaient comptés et classés en bons et en mauvais; on apaisait par des sacrifices ceux qui étaient *sinistres*, et que Virgile appelle *numina larvæ*, pour les empêcher de commettre des méfaits, comme d'envoyer de mauvais rêves à ceux qui les méprisaient, etc. Tibulle le dit dans ce vers :

Ne tibi neglecti mitant insomnia manes. (Eleg., II, VI.)

(Autrement ses mânes offensés l'enverraient des cauchemars.)

« Les payens croiaient que les âmes (partie inférieure) se transformaient en esprits *aériens et diaboliques*. » (Leloyer, p. 22).

Si l'on divise le terme *Eteroprosopois* en ses composants, on a cette phrase complète : « Un autre que moi sous les traits de ma personne. »

C'est à ce principe terrestre, *eidolon, larva, bhût* — donnez-lui le nom que vous voudrez — que nous refusions la réincarnation dans *Isis* (2).

Les doctrines de la Théosophie sont simplement l'écho fidèle de l'antiquité. L'homme n'est une unité que comme origine et comme fin. Tous les Esprits, toutes les Ames, dieux et démons émanent de leur principe-racine, l'ÂME DE L'UNIVERS (Porphyre, *des Sacrifices*). Il n'y a pas un philosophe de quelque notoriété qui n'ait admis : 1° la réincarnation (métempsycose); 2° la pluralité des principes en l'homme, c'est-à-dire *deux* âmes de natures bien différentes : l'une périssable, l'*âme astrale*, l'autre incorruptible et immortelle; 3° que cette première n'était pas l'homme qu'elle était censée représenter, « ni son esprit, ni

(1) De *manus* — bon — par antiphrase, explique Festus.

(2) Dès le commencement d'*Isis Unveiled* (p. 12. vol. I) la réincarnation est présentée comme partie essentielle des croyances universelles; la métempsycose (transmigration des âmes) et la réincarnation étant, après tout, la même chose.

son corps, mais sa *réflexion* tout au plus. » C'est ce qu'enseignaient les Brahmines, les Bouddhistes, les Hébreux, les Grecs, les Égyptiens et les Chaldéens; les héritiers post-diluviens de la Sagesse antédiluvienne, Pythagore et Socrate, Clément d'Alexandrie, Synesius et Origène, les plus anciens poètes grecs aussi bien que les gnostiques que Gibbon nous montre comme les hommes les plus cultivés, les plus instruits et les plus éclairés de tous les âges. (Voyez *Decline and Fall*, etc.) Mais la foule est la même à toutes les époques : superstitieuse, sottement suffisante, matérialisant les plus nobles et les plus idéales conceptions, les abaissant à son misérable niveau, et... toujours ennemie de la philosophie.

Cela n'empêche pas que l'homme de notre « cinquième race », analysé ésotériquement comme créature septennaire, a toujours été reconnu, *exotériquement*, comme mondien, sous-mondien, terrestre et supra-mondien. C'est ainsi qu'Ovide le décrit en ces quatre vers :

« Bis duo sunt hominis : manes, caro, spiritus, umbra,
 Quatuor ista loca bis duo suscipiunt.
 Terra tegit carnem, tumulum circumvolat umbra,
 Orcus habet manes, spiritus astra petit (1). »

Traduit de l'anglais par K.-P. GABORIAU (M. S. T.).

OSTENDE, oct. 1886.

L'INITIATION

Il est peu de terme qui soit aussi mal défini que celui de *Théosophie*. Ceux qui, dans le public, l'interprètent le moins mal y voient « l'ambition d'éclairer de lumières surnaturelles les sciences naturelles, la science de l'homme et celle du monde physique ». (Encyclopédie de Larousse, voir *Théosophie*). Ils y trouvent, par conséquent, « un singulier mélange d'enthousiasme et d'observation, d'érudition et de rêverie désordonnée, de science et de mysticisme », qui soulève toutes les répugnances de notre esprit moderne. C'est qu'en effet, tandis que l'on croit se faire une idée précise de la science et de ses méthodes, on n'a, généralement,

(1) « Il y a quatre principes en l'homme : les *mânes*, la *chair*, l'*esprit*, l'*ombre*. Quatre lieux reçoivent ces quatre principes. La terre recouvre la chair, l'ombre voltige autour de la tombe, Orcus reçoit les mânes, l'esprit gagne les astres. » (N. du T.)

au contraire, qu'une idée fort vague et très erronée du mysticisme que l'on regarde comme le contrepied de la science.

Le mot « mystique » est dans toutes les bouches, chacun sait les noms des plus célèbres mystiques, chacun connaît des exemples du mysticisme. Combien peu d'hommes, cependant, entendent bien ce mot, dont le sens est mystique, dit le philosophe Hartmann, qui a parfaitement compris et défini le mysticisme, bien qu'il ne paraisse point le connaître complètement (1). On se fait ordinairement une idée du mysticisme par quelque'une des nombreuses et redoutables déviations auxquelles, en raison même de sa puissance, il expose ceux qui l'emploient, comme le font toutes forces considérables. Pour les uns, le mysticisme est le quiétisme, la contemplation purement passive, l'anéantissement même dans lequel ils se figurent que l'extase consiste. Le mysticisme, dit Jouffroy : « C'est l'intelligence humaine dans sa paresseuse et naturelle allure, aussi peu active que possible, parce que la volonté n'intervient pas, ne se soutient point, ne se dirige point, ne concentre point ses forces. »

Pour d'autres, c'est un excès d'imagination; ils en voient la preuve dans le style qui, par des causes différentes, a souvent caractérisé les écrits mystiques; tantôt plat et commun, tantôt métaphysique à l'excès; ou hirsute et emphatique, ou plus fréquemment encore, obscur, rempli d'allégories, capricieux, incompréhensible même. Il ne faut pas oublier cependant, observe Hartmann à ce propos, que très peu de mystiques ont écrit, et que, d'ailleurs, bien d'autres écrits sont intelligibles et obscurs, que ni leurs auteurs ni les lecteurs ne voudraient appeler du nom de mystiques.

On fait parfois aussi consister le mysticisme dans l'ascétisme; mais « il s'associe aussi bien avec la concupiscence et la sensualité la plus désordonnée qu'avec l'ascétisme le plus rigoureux »; ce n'est pas là le moindre de ses dangers. Le vrai mystique désapprouve l'ascétisme et condamne absolument ses excès inutiles.

D'autres fois, on veut le trouver dans la thaumaturgie, le prodige, c'est lui donner une définition tout opposée à celle de Jouffroy; elle dégénère facilement, faute de savoir expliquer les faits sur lesquels elle s'appuie, en accusation de charlatanisme transcendant, pour ainsi dire; mais si le prodige est une conséquence plus ou moins fréquente du mysticisme, il n'en est point du tout le caractère.

On va cependant le chercher souvent jusque dans les écarts extrêmes du phénomène: les accès physiques, les convulsions, les épilepsies, ou ces tortures révoltantes par lesquelles les fakirs, par exemple, aiment à faire étalage de leur insensibilité. Le mysticisme n'est plus alors qu'une maladie véritable.

(1) Hartmann, *Philosophie de l'Inconscient*, vol. I^{er}, chap. ix, traduction de Nolen.

Pour faire justice de toutes ces extravagances, il n'y a qu'à rappeler quelques noms célèbres; ceux de Jacob Boehme, d'Oken, de Jacobi, auxquels Hartmann joint avec raison Spinoza, Schopenhauer, Fichte, Schelling, Hegel, peuvent suffire sans qu'on ait besoin d'invoquer les noms, consacrés par l'admiration des siècles, de Pythagore, de Platon ou des Alexandrins.

Qu'est-ce donc que ce mysticisme si mal compris? J'emprunte encore ici le langage très clair d'Hartmann. *C'est une manifestation de l'inconscient à laquelle sont dus les sentiments, les pensées, les désirs qui remplissent à certains moments la conscience.* En remplaçant le terme d'*inconscient* propre au système de ce philosophe, par celui de *l'absolu* opposé au concret, on arrive à cette définition plus concise :

Le mysticisme est le rapport de l'individu à l'absolu.

Quant à la possibilité même de ce rapport, elle apparaîtra mieux si l'on songe qu'il n'est qu'un degré supérieur d'un état particulier de connaissance très familier pour tout le monde. Il se manifeste, en effet, dans ses degrés inférieurs par l'imagination, le goût esthétique, le pressentiment, l'inspiration, le trait de génie artistique, scientifique ou philosophique. C'est grâce à lui que tant d'esprits éminents doivent leurs créations aux inspirations du génie, non au travail de la réflexion, quelle que soit, d'ailleurs, la force de réflexion dont ils ont fait preuve dans toutes les autres directions de la vie pratique. Il constitue la faculté la plus universellement admirée, consacrée, par conséquent, par tous les suffrages comme d'ordre supérieur dans l'esprit humain. Cette faculté dont le plein exercice exige la volonté la plus ferme et met en jeu toutes les forces mentales, est susceptible comme toute autre d'être développée par un entraînement approprié, elle peut faire l'objet d'une éducation véritable. Elle devient alors aussi sûre que l'est pour nous celle du raisonnement logique.

Revenant, maintenant, à la Théosophie, on peut comprendre comment le mysticisme s'y allie à la science. La faculté dont nous venons de parler, arrivée à un degré suffisant de certitude, est appliquée à tous les sujets que nos sciences pénétrèrent si lentement. Mais loin de permettre aux autres facultés d'abdiquer, elle a besoin de toute leur activité, de tout leur concours. La Théosophie est donc le mysticisme réglé par la raison et appliqué aux recherches scientifiques de tout ordre.

L'initiation est l'éducation spéciale de la faculté mystique; elle comprend l'enseignement expérimental et doctrinal des théories que cette faculté dévoile, elle est donc, dans son ordre, semblable à notre éducation ordinaire qui, avec l'aide du phénomène, développe à la fois la connaissance, la faculté de connaître et les méthodes de la science.

L'idée qui vient d'être donnée du mysticisme doit faire comprendre que la Théosophie ne diffère de la science ordinaire que par l'étendue des facultés mises en jeu, non par la méthode qui, bien considérée, est unique comme l'esprit humain. En Théosophie, comme partout ailleurs, on observe, on imagine une théorie pour expliquer ses observations, on la construit par induction ou déduction; on la vérifie par l'observation et l'expérience, et de proche en proche on augmente la masse de ses connaissances en les basant sur des principes de plus en plus compréhensifs. Le propre de la faculté mystique, dans ce travail, est d'agrandir les horizons sur lesquels l'observation se porte, et d'élargir ses principes; cette faculté devient indispensable à un certain moment de la connaissance humaine, à moins que celle-ci ne consente à s'enfermer dans une sphère où elle se consumerait bientôt en efforts impuissants.

C'est ce que la présente étude doit essayer d'expliquer. Ce sujet est si vaste, particulièrement à le prendre de notre point de vue moderne, qu'il n'en peut être donné ici qu'une très faible esquisse. Il est si nouveau aussi, qu'il n'est pas inutile d'en indiquer rapidement les traits principaux avant de commencer à le traiter même si légèrement.

Il en est de la société humaine comme de tout mobile; elle ne peut se gouverner qu'à la condition de percer les ténèbres qui l'enveloppent, en avant ou en arrière, dans l'espace et dans le temps; c'est-à-dire en comprenant à chaque instant où est l'homme, d'où il vient, où il va. Pour éclairer son horizon, elle dispose de trois lumières :

La *science*, foyer alimenté dans notre entourage immédiat, par notre matière, par nos sens et que nous entretenons nous-mêmes.

La *religion*, dont les rayons partent, au contraire, des extrémités vers lesquelles nous tendons.

Et, entre les deux, la *philosophie*, réflecteur plutôt que source elle-même, diffusant les émanations des deux autres et les fondant ensemble.

Un des caractères principaux de notre temps est l'antagonisme de ces trois lumières, faites cependant pour s'harmoniser. Déçus successivement par la religion et par la philosophie, parce que nous avons voulu les rendre exclusives, c'est à la science que nous nous adressons aujourd'hui, mais en commettant encore l'erreur de lui confier la dictature.

La science reproche à la religion de donner sur le monde sensible des théories que démentent l'observation et le raisonnement; de mettre, par conséquent, l'esprit humain en contradiction avec lui-même en l'obligeant à choisir entre la foi et la raison, à opposer le naturel au surnaturel. Et les apparences sont en faveur de la science; ce qui vient

de ce que la religion — c'est-à-dire toutes les religions — sont égarées aujourd'hui dans la lettre des textes dont elles ont perdu l'esprit.

A la philosophie, la science reproche l'incertitude de ses principes, précisément parce qu'ils ont leur source dans les régions d'où la religion émane et que ces sources mêmes sont reniées comme la religion. Il n'y a de certitude, affirme la science, que dans les données des sens et par la méthode expérimentale.

Mais, de leur côté, la religion et la philosophie reprochent à la science de négliger dans sa méthode une moitié de la nature humaine, le sentiment, et de ne pouvoir atteindre, en fait, le but essentiel de notre connaissance, les causes et les fins de toute chose. Ce reproche n'est pas moins fondé que les précédents. La science, quand elle veut se borner à ses propres ressources, renonce forcément à la recherche des fins et des causes; elle devient le positivisme, plus impuissante alors que jamais au gouvernement de la société, plus incapable de fonder la science sociale. Elle aperçoit bien un progrès fatal de l'humanité vers la vertu et le désintéressement, à travers des siècles d'un cannibalisme qui se dévore lui-même; mais comme en même temps, incapable de distinguer le sort futur de l'individu, elle ne lui annonce que son anéantissement dans la mort, celui-ci peu soucieux d'un avenir indéfini auquel il ne peut prétendre s'attache d'autant plus exclusivement au présent, à la passion, à l'égoïsme, à l'anarchie, retardant d'autant cet âge d'or futur qui fait toujours à mesure qu'on croit l'approcher. Il est si loin, si chimérique qu'il sera certainement devancé par d'autres événements prédits encore par la science positive. La terre se rapprochant, par un mouvement accéléré, du soleil refroidi, se précipitera sur lui, et sous ce choc monstrueux, le monde volatilisé recommencera son existence. Tout sera dès lors à refaire; les êtres reprendront leur course fatale à travers la souffrance, vers un avenir imaginaire qui ne se réalisera jamais. La mort jalouse guette donc partout l'être vivant, si colossal qu'il soit, pour le replonger dans le néant, dès qu'il touche au moment où ses peines vont trouver leur récompense dans le repos et le bonheur. Le pessimisme, voilà le dernier mot de la science positive, c'est-à-dire de la science qui prétend dominer en tyran la religion et la philosophie.

Ces conséquences absurdes nous obligent à conclure que ni la religion seule, ni la philosophie seule, ni la science seule ne peuvent nous conduire; il faut que nous joignons la foi à l'analyse par la métaphysique, et s'il en est ainsi, c'est qu'il y a harmonie, unité entre elles. En effet, nous verrons par la suite ce fait remarquable que le positivisme arrive, comme malgré lui, à se confondre avec les doctrines qui font la base de toutes les religions.

L'harmonie de ces trois sources de lumières est dans leur antago-

nisme même, comme Hegel l'établit : La science et la religion sont la thèse et l'antithèse dont la philosophie est la synthèse. Mais ce principe demande à être démontré par une analyse rigoureuse propre à établir les lois suivantes :

La science n'a pas d'autre but que la philosophie, à savoir la métaphysique, l'absolu.

La philosophie n'a pas d'autre méthode que la science, savoir l'hypothèse provoquée puis vérifiée par l'observation et l'expérience.

La science est aussi nécessaire à la philosophie que la philosophie l'est à la science.

La connaissance procède, en réalité, par approximations successives, et les facultés humaines se développent à mesure que la vérité se découvre ; de sorte que, prise à une époque quelconque, la science se résume en une méthode et en une synthèse hypothétique discutée par la philosophie.

A notre époque, spécialement, cette synthèse scientifique est précisément conforme à la conclusion des écoles philosophiques les plus avancées (conclusion à laquelle les autres tendent à se ranger) et conforme en même temps à la doctrine que l'on trouve non seulement à la base de toutes les religions, mais aussi à l'origine de toutes nos sociétés, à la *Doctrine Prévédique*. Ainsi la science remonte jusqu'à une révélation véritable d'où les religions sont issues.

Cette même synthèse est confirmée et justifiée par les faits les plus récents de la science, par ses dernières découvertes notamment, celles de l'évolution et de l'hypnotisme, faits qui prouvent aussi que le développement de facultés nouvelles peut nous faire pénétrer sur des domaines inaccessibles jusqu'ici à nos sens, mais annoncés précisément par la religion.

Il doit donc y avoir une doctrine qui soit comme le point central de la science, de la philosophie et de la religion ; doctrine perfectible, sans doute, mais réelle, scientifique autant que religieuse et correspondant au développement pratique transcendant des facultés humaines.

Cette doctrine, c'est la Théosophie qui s'apprend par l'initiation.

*
*
*

Pour faire la démonstration analytique de ces principes, nous allons étudier ici successivement :

- 1° La méthode de nos sciences et celle de la philosophie ;
 - 2° La synthèse scientifique actuelle ;
 - 3° La théorie générale qui sert de point de départ à l'initiation ;
 - 4° Les analogies et les différences de cette synthèse avec cette théorie.
- Nous exposerons ensuite avec quelques brefs détails :

5° Les pouvoirs et les devoirs qui résultent de ces doctrines, pour le néophyte;

6° Les divers degrés de l'initiation, avec les études pratiques qu'ils comportent;

7° Comme conclusion, on proposera un plan d'études pour le néophyte qui aspire à l'initiation, ou, autrement dit, un projet de programme pour le débutant en science occulte.

Chacun de ces sujets fournirait aisément la matière d'un volume; il ne faut donc s'attendre à en avoir ici qu'un rapide aperçu, propre tout au plus à signaler les principaux problèmes qu'ils comportent; sauf à les reprendre par la suite, si le lecteur y trouve intérêt.

F. CH. BARLET, membre de la S. T.

(A suivre.)

LA QUESTION SOCIALE

Comme l'Empire des Césars, il y a dix-huit siècles, la société actuelle tremble sur ses bases; et si l'on étudie les symptômes de dissociation sans se laisser égarer par des contrastes superficiels de mode, on s'aperçoit qu'ils sont identiquement les mêmes aux deux époques. Il est fort probable que la réapparition de cette crise correspond à l'accomplissement d'un sous-cycle mineur, depuis les débuts du christianisme (1).

(1) Cette hypothèse est confirmée par la succession, à intervalles réguliers, des principales ères dont on ait gardé le souvenir. En effet, si l'on se reporte en arrière, par périodes d'environ deux mille ans depuis nos jours, on rencontre successivement chacune des rénovations religieuses et sociales, qui ont caractérisé les grandes ères historiques. Ce sont :

1° L'ère chrétienne, qui dure encore actuellement.

2° L'ère gréco-latine, qui date de la synthèse Orphique; origine des cultes polythéistes. Parallèlement évolua la synthèse monothéiste de Moïse.

3° L'ère des grands Empires arbitraires d'Asie. — Essais de synthèse sociale par les réformateurs religieux : Fo-Hi, Laô-Tzé, Christna, les Zoroastre, etc. — Apparition des cultes ethniques.

4° L'ère de Ram. Conquête de l'Empire des noirs par les Aryas. — Légende de Bacchus et du Christ. — Constitution de la théocratie des Lamas.

5° Conquête de l'Inde par les noirs; consécutive au cataclysme qui submergea le continent d'Atlantis.

6° Civilisation des Atlantes, sur le continent austral. L'histoire de ce continent se subdivise sans doute en plusieurs ères, dont il ne nous reste plus le moindre souvenir.

La date du cataclysme, qui marque les limites de l'histoire positive des humains,

Mais notre dessein actuel n'est pas de justifier l'exactitude des cycles orientaux. Il nous paraît plus utile d'étudier les éléments de la terrible question sociale, qui flamboie à l'horizon du monde civilisé, souriante aux déshérités, menaçante pour les heureux, comme autrefois les grandes comètes pour les puissants de la terre.

Qui n'a dit son mot sur ce formidable problème? Mais qui a su l'envisager dans son ensemble, sans se laisser aveugler par les intérêts passagers, les préjugés variables, qui déterminent, en tous temps, les principaux courants d'opinion? Combien, parmi les mieux intentionnés, ont su se soustraire à l'appréciation exagérée des faits contingents; combien ont considéré la question par ses petits côtés?

Un politicien, longtemps fameux, a nié l'existence de la question sociale; la réduisant à un certain nombre de problèmes purement économiques, indépendants les uns des autres. Personne, même dans les milieux conservateurs, et a fortiori parmi les socialistes, ne s'est laissé prendre à un pareil sophisme; la solidarité des questions de cette nature est trop évidente. Toutefois, l'intensité croissante des misères prolétariennes et l'accroissement simultané du nombre des misérables, ont forcément concentré l'attention des masses sur les causes immédiates de leurs souffrances. Il en est résulté l'opinion dominante que le problème est d'essence purement économique. Les penseurs socialistes ont été entraînés à restreindre leurs investigations dans cette voie, et les Lassalle, les Karl Marx, les Engels, ont énoncé plusieurs lois de la plus haute importance. Malheureusement, l'admiration provoquée par ces découvertes contribua encore à voiler les éléments primordiaux de la question. On oublia les grandes lois d'ordre général, précédemment formulées par les Fourier, les Cabet, les Saint-Simon; et l'on négligea même de remarquer l'évidente influence des récents progrès en biologie, sur le développement des théories socialistes.

En réduisant la question à son côté purement économique, on tomba à peu de chose près dans l'erreur du politicien dont nous avons parlé et l'on perdit de vue les données les plus importantes du problème.

Il y eut néanmoins d'heureuses exceptions à cet entraînement; entre autres, la pléiade de militants qui fondèrent la *Revue socialiste*, sous la direction de B. Malon. D'ailleurs, la majeure partie des socialistes français semble revenir aujourd'hui à des vues plus larges; et l'autorité qu'on a toujours accordée, au point de vue théorique, à la *Revue socia-*

fut enregistrée par les hiérophantes d'Égypte et communiquée par eux à plusieurs voyageurs grecs. Elle nous reporte environ à dix mille ans en arrière, ce qui confirme pleinement l'hypothèse ci-dessus. La rigoureuse exactitude de la grande division cyclique des Orientaux, dont les ères historiques constituent les moindres fractions, se trouve également confirmée par d'autres considérations tirées de l'histoire et par l'astronomie. Mais cette constatation nous éloignerait par trop de notre sujet.

liste, démontre suffisamment que l'exclusivisme économique n'a été, en France, qu'un engouement passager.

Nous pourrions multiplier ici les citations, pour prouver que le côté physiologique de la question sociale, son côté sentimental ou esthétique, son côté moral ou religieux, ont vivement préoccupé un grand nombre de penseurs. Il est néanmoins regrettable que nul d'entre eux n'ait suffisamment élucidé le caractère à la fois *un* et *multiple* du problème, de façon à ce que chacun pût travailler utilement, suivant ses aptitudes ou sa spécialité, dans telle ou telle catégorie de ce plan magistral, sans perdre de vue les rapports étroits qui les unissent toutes.

Ce n'est certes pas à nous qu'il convient de combler une pareille lacune et le cadre du présent article ne s'y prête en aucune façon. Nous voulons seulement démontrer que la question sociale, ce sphynx dont la sombre énigme constitue, comme autrefois, le grand mystère de l'existence, ne saurait être, non seulement élucidée, mais simplement comprise, en dehors d'une synthèse de toutes les connaissances humaines. On a désigné cette synthèse sous les appellations diverses de Science occulte, ésotérique ou religieuse; mais les mots : *Science intégrale*, la définissent d'une façon plus rigoureuse. Tous les problèmes qui agitent la société contemporaine, et sur lesquels pérorent infructueusement les politiciens depuis près de cent ans, se rattachent directement à la synthèse humanitaire; et la question sociale n'est autre chose que l'ensemble de leurs rapports. De là l'impossibilité de résoudre séparément un seul de ces problèmes; impossibilité que l'on perçoit intuitivement et qui vient renforcer l'énergant scepticisme des privilégiés égoïstes.

On ne saurait nier l'étroite connexité qui relie les brûlantes questions depuis si longtemps à l'ordre du jour. A la morale, dont les bases positives n'existent pas, se rattachent les problèmes de droit international, la question d'arbitrage et de désarmement, celle du mariage, de la femme et de la famille. Du mariage d'autre part, et de la constitution familiale, dépend la question des héritages, dont l'importance économique n'est pas discutable. Il n'est pas de conservateur endurci qui n'admette, sans discussion, les conséquences du communisme le plus radical, dans l'hypothèse où le niveau moral des humains serait suffisamment élevé. Enfin, de l'égoïsme, contre lequel fulminent si justement les socialistes, dérivent les seuls arguments de quelque valeur, produits contre leurs revendications. Tout le monde reconnaît la corrélation qui existe entre le progrès moral et le progrès social d'une collectivité humaine (1); le même rapport existe également, quoique d'une

(1) C'est ce que B. Malou a pleinement démontré dans son savant ouvrage sur la morale sociale. Paris, 1886. En vente aux bureaux de la *Revue socialiste*, 43, rue des Petits-Carreaux. Prix : 1 fr. 50.

façon moins évidente, avec les développements de l'intellect pur et du sens esthétique.

En somme, la question sociale n'est autre que l'impérieux besoin, pour l'humanité actuelle, d'une synthèse scientifique et religieuse, avec toutes ses conséquences sur les trois plans qui constituent l'unité sociale comme l'unité individuelle : plan physique ou physiologique, plan esthétique ou sentimental, plan moral ou religieux.

Nous avons dit : synthèse scientifique et religieuse, mais il ne faudrait pas prendre ces deux adjectifs dans le sens restreint et faux que leur a donné la longue réaction dualiste subie par nos races.

Est-il besoin de déclarer que nous répudions hautement l'idée même de religion telle que la conçoivent les races européennes et sémitiques? Quant à la science, telle qu'on se la figure généralement dans les mêmes milieux, elle mérite tout au plus le nom d'art technique.

Dans le sens où nous les prenons, les mots Science et Religion s'appliquent aux deux faces ou modes d'une même opération, qui est la connaissance humaine. Lorsque l'homme emploie l'expérience, l'observation, le raisonnement pour contrôler ses aspirations vers l'idéal inconnu, les créations de son esprit, les découvertes de son intuition, il fait de la science. Quand, au contraire, il emploie ses facultés intuitives, son imagination, ses aspirations idéales pour vivifier les froides et inertes constatations de l'expérience, quand il trouve ainsi les lois qui régissent le phénomène, l'homme alors fait de la religion. La Religion, à ce point de vue, est l'âme ou le moteur de la Science ; la Science est le corps ou le soutien de la Religion.

Donc, la question sociale ne peut pas être résolue, ni même abordée utilement, avant qu'on ait formulé la synthèse de toutes les connaissances et de toutes les aspirations humaines. Le problème doit être d'abord résolu en principe, par en haut, avant d'être repris en détail, par en bas, avec méthode et connaissance de toutes les corrélations. Nous l'avons déjà prouvé par quelques exemples concluants et l'on pourrait en citer mille autres.

Ce qui constitue le pire danger du défaut actuel de synthèse (indépendamment de la dislocation croissante de l'édifice social) c'est l'absolue impossibilité de remédier si peu que ce soit aux maux croissants qui assaillent l'humanité.

Tous les rouages sociaux se rattachent à d'antiques conceptions religieuses que la grande rénovation chrétienne et les révolutions qui suivirent, ont été impuissantes à détruire, et qui, dans l'esprit de nos contemporains ne correspondent plus à aucune réalité. Cela tient, sans doute, à ce que le christianisme fit avec le césarisme romain une sorte de compromis, par lequel, en échange d'une reconnaissance officielle

et d'une part de pouvoir, il relégua dans le domaine métaphysique, la réalisation de ses doctrines.

Nous ne pouvons examiner ici les causes et les conséquences d'une semblable capitulation de conscience. Saint Yves d'Alveydre l'attribue avec raison à la constitution primaire, de la hiérarchie chrétienne, et à l'ignorante démagogie des conciles, qui soumièrent aux suffrages des moins compétents, les problèmes les plus complexes de haute Science.

Souhaitons, entre parenthèses, que cet exemple ne soit pas perdu pour la démocratie européenne. Elle a su arracher la toute-puissance arbitraire aux mains des nobles et des rois; mais il s'agit de ne pas la laisser retomber entre les mains des sophistes, qui flattent, corrompent et abrutissent les peuples. Monarques ou nations, les souverains sont aveuglés par les viles flatteries des courtisans, et périssent pour avoir délégué le pouvoir à des représentants indignes. Que des fonctionnaires, des magistrats incapables ou prévaricateurs, agissent au nom d'un roi ou au nom d'un peuple, où est la différence? Les mots République, Démocratie, Souveraineté nationale, sont fort beaux quand ils expriment des réalités; dans le cas contraire, ce sont de vains assemblages de lettres. Et, nous le disons ici en passant, si l'on ne se hâte pas de rendre à la Science intégrale le culte qui lui est dû, si l'on ne subordonne pas au mérite, à la connaissance, prouvés par l'examen, toutes les délégations de la souveraineté, la démocratie tombera plus bas encore que la monarchie, car un heureux hasard peut produire de loin en loin un souverain capable, tandis que la brigue, la compétition égoïste du pouvoir, déterminent fatalement une dégénérescence intellectuelle et morale de plus en plus profonde.

Qu'on nous pardonne cette digression, en faveur de son incontestable actualité. Quant à l'anomalie, dont il était question précédemment, c'est-à-dire la corrélation entre tout l'organisme social et de vieilles conceptions sémitiques aujourd'hui répudiées par les pires conservateurs, nous en pourrions accumuler mille preuves (1).

Le mariage, par exemple et la situation civile de la femme, majeure pour la prison et la guillotine, mineure pour tout le reste, sont encore régis conformément aux dogmes atroces de Moloch et de Jéhovah, odieux aux catholiques eux-mêmes.

D'autre part, il n'est pas un Européen qui ne considère comme abominable le meurtre d'un étranger; et combien en trouverait-on qui ne soient pas fiers des boucheries internationales où ont triomphé leurs compatriotes?

Il y a là, quoi qu'on en puisse dire, une anomalie étrange et par

(1) Ce sujet a été fort bien traité, quoique à un point de vue superficiel, par Bryant, dans sa mythologie.

conséquent passagère. La guerre est nécessaire, éternelle, comme la misère, répète M. Prudhomme en rabachant avec solennité les pont-neufs d'une prétendue histoire, qui se rapporte à une infime fraction du globe terrestre, pendant une trentaine de siècles à peine. On pourrait risposter par l'exemple de maintes sociétés pacifiques, purifiées également de la guerre et de la misère. En outre, ces sociétés ont duré bien plus de temps que n'en comporte la période dite historique, et occupé de vastes fractions du globe terrestre. La lumière est faite aujourd'hui sur l'antique empire du Bélier, sur la Chine, le Mexique et le Pérou, vaste théocratie communiste, où l'Inca subvenait aux besoins de ses moindres sujets. Mais là n'est pas la question. Ce que nous voulons faire observer, c'est le défaut général de logique, d'unité morale, qui caractérise les hommes d'aujourd'hui, et non pas telle ou telle contradiction particulière.

Étant donnée la nécessité de la guerre, le Canaque est cent fois plus avancé que l'Européen, sur les plans intellectuel et moral, puisque cette prétendue loi cosmique est le principe essentiel de toutes ses idées, de toutes ses croyances. Pour lui, la force est la manifestation du plus haut idéal; l'exercice de la force est sacré à ses yeux; et quand il tue, dans n'importe quelles circonstances, il agit conformément à toutes ses catégories mentales. L'Européen, au contraire, est pour ainsi dire écartelé entre diverses méthodes de jugement, suivant les cas dont il s'agit. Comme membre de l'humanité, il s'incline devant la Vérité, la Justice, l'Harmonie, dont la force ne doit être que l'humble instrument. Pour lui le meurtre est le pire des crimes, après le vol. Mais, comme citoyen, l'Européen répudie ces grands principes et les rapports internationaux relèvent, à son avis, d'un autre ordre de morale. Pendant la guerre, le vol est légitime, l'assassinat glorieux, le massacre saint. En religion, le fidèle professe une troisième morale, qui subordonne exclusivement au but poursuivi la légitimité des actes. Pour servir sa foi, on doit au besoin fouler aux pieds son propre père.

L'édifice social manque donc absolument de bases et croule de toute part sous les coups d'une tempête grossissante. Chacun, par conséquent, cherche de son côté un abri momentané. C'est un état essentiellement transitoire et anormal, car l'histoire même tronquée que nous connaissons, fournit peu d'exemples d'une pareille anarchie; et ces exemples se rapportent invariablement aux années qui précéderent les grandes rénovations sociales.

L'absence complète de principes, ou plutôt leur antagonisme, ce qui est encore pis, est l'unique motif des souffrances croissantes du prolétariat, en raison de l'impossibilité qui en résulte d'apporter le plus léger palliatif aux iniquités sociales, en attendant une réforme complète.

L'antagonisme entre des principes sociaux disparates et les catégories

mentales de la grande majorité des Européens, telle est donc la source de tous les maux; et sur ce point, malheureusement, bien des socialistes sincères partagent l'aveuglement des plus obstinés conservateurs.

Posons un problème d'algèbre, qui comporte une vingtaine d'opérations et de formules, entre les données et la solution. Si l'on commet une erreur dans la première de ces formules, il est clair que chacune des vingt opérations multipliera l'erreur et que le résultat sera faussé dans d'énormes proportions. Or, que dirait-on, en pareil cas, d'un mathématicien qui essaierait de corriger l'erreur, en remontant de la dernière opération aux données et en accumulant ainsi d'incommensurables séries de longs calculs, basés sur des rectifications hypothétiques? Ne serait-il pas beaucoup plus simple, et à la portée du moindre écolier, de reprendre le calcul d'après les données rigoureusement contrôlées? On découvrirait ainsi l'erreur dès la première opération.

Il en est exactement de même pour la solution des problèmes sociaux. Si l'on élucidait, si l'on harmonisait les principes qui régissent l'ensemble des phénomènes biologiques humains, et qui correspondent aux catégories mentales des races européennes, la terrible question, qui ébranle la société, qui provoque les haines de classes, qui trouble tous les penseurs, serait graduellement résolue, sans discordes civiles, sans catastrophes internationales, sans effusion de sang.

Nous avons prouvé, tout à l'heure, que l'absence de synthèse contraint les hommes à agir au hasard des circonstances et des milieux, suivant des principes disparates. Dans le même individu, suivant le cas, c'est l'homme, le citoyen, le croyant, le savant, l'industriel, le commerçant, le politicien, etc., qui agit; et chaque fois d'après une morale différente. Nous avons eu, ailleurs, l'occasion de démontrer que les plus respectables représentants de la science parlent, comme philosophes et comme politiciens, d'une façon diamétralement opposée aux lois biologiques qu'ils ont eu l'honneur de formuler les premiers.

Il est temps d'en finir avec cette anarchie, de synthétiser, de hiérarchiser, toutes les connaissances, toutes les aspirations de notre temps; par ce moyen seul, on obtiendra la concorde, car l'immense majorité des hommes civilisés possède une grande quantité de notions communes. C'est justement cette diffusion des vérités de tout ordre, qui constitue la supériorité de notre cycle, sur ceux qui l'ont précédé. Mais ce progrès est encore à l'état diffus, latent, et l'on ne pourra le réaliser qu'après en avoir élucidé les formules.

L'heure de cette glorieuse réalisation s'avance rapidement, et les symptômes abondent d'une révolution prochaine vers l'unité. Il n'entre pas dans le cadre de notre article d'aborder la démonstration de cette consolante vérité; mais le Lotus saura s'acquitter progressivement d'une tâche aussi importante. Pour le moment, il nous a paru urgent de

signaler la cause qui stérilise les efforts même les plus sincères, pour remédier aux souffrances croissantes des masses; et nous avons démontré que c'était l'absence de principes immuables, susceptibles de coordonner les connaissances et les aspirations des races européennes.

Les progrès immenses, effectués depuis plusieurs siècles dans les sciences physiques, permettent à l'humanité entière de comprendre la synthèse esotérique, précieux héritage de l'antique Science intégrale, que les Initiés ont si courageusement conservée à travers des siècles de barbarie. C'est pourquoi chaque jour on voit croître le nombre des esprits illuminés par la grande synthèse; mais l'arc descendant du cycle est aujourd'hui parcouru et l'humanité va s'élever en masse vers un état supérieur. Jusqu'à présent, les Initiés ont constitué une infime minorité dans le monde; dorénavant, la foule pourra pénétrer dans le sanctuaire. D'ailleurs, conformément aux nécessités inéluctables à l'Initiation, le peuple a parcouru le long et rude chemin des épreuves; son martyre a duré bien des siècles, comme l'ignorance et la superstition; et toutes les misères qui n'ont pas encore pris fin étaient indispensables pour résoudre de telles infirmités morales.

Que les déshérités prennent courage, et qu'ils se gardent bien surtout de répudier l'enthousiasme humanitaire, le dévouement désintéressé, l'amour de la justice et la foi aux progrès, qui ont permis à leurs devanciers de faire tant de chemin depuis près d'un siècle. Qu'ils se souviennent également que la diffusion des lumières est la principale source des progrès accomplis et des hautes aspirations de notre époque. Dans la France libre-penseuse, les prêtres du christianisme dégénéré ne sont plus à craindre; mais il faut se méfier des masques sous lesquels se dissimulent les obscurantistes désireux d'exploiter l'avenir. Ce ne sont pas les formules du dogme qui constituent le prêtre, non plus que l'habit; c'est la répudiation de la science et de la raison, en faveur d'un credo quelconque. Or, tous les politiciens veulent subordonner les suffrages et la possession du pouvoir à l'acceptation pure et simple du catéchisme de leur coterie. Ce sont donc de vrais prêtres, de la plus dangereuse espèce; et le peuple retombera sur un joug plus lourd que jamais s'il ne balaie pas promptement toute cette engeance, pour inaugurer le règne fécond de la Science intégrale.

Il appartient aux socialistes sincères de vulgariser cette importante vérité. Intuitivement déjà, ils ont compris que les divers partis politiques, dont les intérêts sont contraires à ceux du plus grand nombre, ne sauraient modifier l'anarchie sociale. Mais il serait souverainement illogique d'organiser à cet effet un parti politique nouveau; lequel ne pourrait, comme les autres, être dévoué qu'à lui-même, c'est-à-dire aux intérêts de ceux qui le dirigeraient.

Est-ce à dire que les socialistes doivent rester cois, isolés les uns des

autres, sans réagir contre les maux intolérables dont souffre le prolétariat? Non pas, certes! Ils doivent plus que jamais s'entendre et se grouper; pas autour d'un parti politique, mais sous l'égide et sous la direction de la Science intégrale, laquelle se manifeste ici-bas par l'épreuve et l'examen. Lorsque, dans toute l'Europe, les masses auront compris cette vérité, la Révolution sociale sera faite, et l'Ere harmonique tant désirée apparaîtra enfin sur notre planète.

En avant donc! vous tous qui compatissez à la misère et à la douleur, qui aspirez au règne de la justice, qui avez élucidé les lois physiologiques du corps social. Depuis longtemps déjà, l'élite des esprits humains vous a précédés dans le sanctuaire de la Science ésotérique; et cette avant-garde du progrès s'accroît maintenant de jour en jour.

En avant et courage! car la Voie est aujourd'hui retrouvée, non pas pour ramener l'humanité en arrière, mais pour faciliter son ascension éternelle vers l'*Idéal absolu*.

L. DRAMARD,
Membre de la S. T.

CHARLATANS !

FANTAISIE LITTÉRAIRE

Un homme d'esprit ayant récemment crié au loup par passe-temps (1), les autres sont mis en garde contre les théosophes, qu'il traite de charlatans, et nous n'aurions plus qu'à mourir de faim, si les gens d'esprit n'étaient si rares. Mais, pitres que nous sommes, ne désespérons pas des badauds, et battons la caisse devant cette foule grouillante, suante et délirante qui nous offre la comédie à nous, comédiens. Entrez, mesdames et messieurs! prenez vos places, il y en a pour tout le monde. N'allez pas dans les baraques d'à côté, parlements, facultés, églises, où l'on ne fait que s'assommer pour le compte des patrons de l'établissement. Ce n'est pas que nous redoutions les concurrents. Non, ils ont tous raison! Mais alors, direz-vous, qui donc a tort? Qui? mes-sieurs, les mots; quoi? la langue, mesdames. Voilà des siècles que l'on se dispute faute de s'entendre, et c'est parce que tout le monde parle à la fois qu'on ne s'est pas encore aperçu que tout le monde disait la

(1) Allusion à M. Hodgson et sa bande. Voir le *Monde occulte*, pp. vi, vii, 359, 351, 358, (en vente chez Carré, 3 fr. 50.) (N. de la D.).

même chose. Entrez chez nous, on s'y entendra d'autant plus facilement que nous n'aurons pas de gens d'esprit.

Tâchons d'avoir quelque chose d'équivalent, les gens graves, ou quelque chose de meilleur, les gens riches. Ceux-là comprennent le métier. Qu'ils parlent, qu'ils marchent, qu'ils mangent, qu'ils se marient, qu'ils meurent, ils n'oublient jamais la galerie. Ceux-là encouragent les frères. Ils vont au théâtre après dîner; ils aiment l'émotion en bouteille. Fi des malheureux en chair qui ne sont jamais peignés et des désespérés qui n'ont pas les ongles propres! Entrez, aristocrates. Vous remplissez les conditions, esprit vide et chapeau haute forme. Quant à la bourse, on pourra vous faire une réduction si vous amenez vos dames, car on connaît les exigences de leurs couturiers, et elles sont si jolies, surtout par contraste avec vous, qu'on ferait tous les sacrifices pour les avoir aux premières. Elles ne demandent pas mieux, d'ailleurs; ça pose, de faire de la théosophie entre un *five o'clock tea* et un bal de bêtes; être baronne et s'occuper de sciences maudites est *select*. Amenez-les, messieurs, avec autant de confiance qu'à l'église. Nous avons de jeunes premiers, beaux comme des Christs (1), qui leur prêcheront le détachement des choses de ce monde : et elles comprendront, sinon par les oreilles, peut-être par les yeux, que la grandeur consiste à être maître de soi-même plutôt que de quatre valets; que pour posséder tout, il faut savoir se passer de tout, et qu'il ne suffit pas, pour être respectable, de prendre en passant près des humbles des avis de dindons offensés. Est-ce que ce masque, la politesse, tient dans les circonstances vitales? Ne faut-il pas enlever cette feuille de vigne, la froideur, sinon quand on fait des enfants, du moins quand on les perd, et que sur des tombes différentes, la douleur des mères soit la même! Enfin, sous les haillons de ces femmes et sous vos dentelles, mesdames, n'est-ce pas la même chair frémissante et trop sensible, avec des endroits sales, et destinée à la même corruption? Et si déjà vous êtes si médiocres sans vos habits, si inutiles sans votre fortune, comment donc ferez-vous quand vous aurez perdu votre corps, et de quoi se repaîtront vos larves, goulues d'illusoires bien-être? Sévérités, mais vérités. Ne dites pas que les prêtres du moins couvrent de mots décents, ou latins, leurs âpretés confessionnelles et leurs visions infernales. Au fond vous avez moins peur des mots que des choses, et les histoires de croquemitaines ont toujours un charme secret pour vos âmes d'enfants, à qui elles adoucissent les chocs de l'expérience. La réalité, en voilà une mal apprise! Les faits, quels anarchistes! Les

(1) Allusions à certains *chêlas* orientaux qui ont fait tourner beaucoup de jolies têtes, sans le vouloir. Nous n'insistons pas sur toutes les allusions que contiennent ces pages, ne voulant pas mettre de noms en évidence. (N. de la D.)

vies, quelles révolutions! Et comme elles vous forceront à ouvrir ces yeux que vous voudriez tenir fermés, mais sur quelles souffrances, sur de combien nombreuses et tristes désillusions! Pauvres riches, venez donc écouter notre pièce, réaliste mais réelle; prenez vos places aux premiers bancs, en tout honneur, comme il sied à vos seigneuries charlatanesques.

Après les princes de l'époque, ses prêtres. Messieurs les savants, il reste de la place : d'ailleurs, MM. les aristocrates se serraient volontiers pour vous en faire. Vous êtes aujourd'hui de bonne compagnie, ne sentant plus le soufre, et quand vous touchez vos alambics du bout des doigts, vous vous lavez les mains ensuite. Vos cheveux, de blancs et longs, ont une tendance à redevenir courts et noirs, et les lunettes même se font plus rares sur vos nez de jeunes docteurs. Vous savez tout ce qu'on vous a enseigné, et la danse. Pratiques, vous vous êtes divisé la besogne; utiles, tels d'entre vous passent une bonne part de leur vie à étudier les parasites des poules; bimanés de l'ordre des primates, vous avez exclu de votre lexique les grands mots : âme, esprit, absolu, et vous accueillez avec un superbe et imprudent dédain, des fakirs aux jeûneurs, tous les faits ou les êtres que vous n'avez pas ordonnés, classés, catalogués. Vous avez donné à la science une redingote aussi étroite qu'une soutane, et l'avez enfermée dans des collèges aussi tristes que des couvents; vous lui avez coupé cette aile, l'infiniment grand, lui laissant cette oreille, l'ordinairement petit. Ne pouvant élargir vos cerveaux, vous diminuez votre estime à ceux qui les ont plus vastes; volontiers vous renieriez certains d'entre vous : les Crookes, les Flammarion, les Zollner, les jongleurs d'étoiles et de molécules, ceux qui, non contents d'apprendre, cherchent à comprendre, ceux qui, parvenus au seuil du mystère, en sont revenus presque théosophes. Volontiers aussi, vous souriez en parlant des vieux, les Copernic, les Euler, les Newton, les Képler, ces faiseurs de systèmes, presque astrologues, presque alchimistes. C'est pourtant avec des morceaux de leurs théosophies qu'est faite votre science, savantins! Ils sont la tête de l'évolution, vous en êtes le corps qui rampe; croyant mener des idées, vous suivez des mots; pour renverser des systèmes, vous systématisez; on disait *Dieu*, vous dites *Matière*. Votre arrière-pensée positiviste et votre anxiété physique se soulagent à tout coin de ligne, et dévots de l'hypothèse nouvelle, vous ne perdez aucune occasion de satisfaire votre vieille dent contre les hypothèses démodées. Parce que les enthousiasmes de vos pères furent naïfs, votre rigueur est ridicule; vous rendrez l'homme tout à fait bête, honteux qu'il l'ait été autant, comme ces gens qui se frappent la tête après avoir dit une sottise. Naïfs amants de la vérité! Quand l'évolution de cette tendance qui a produit le réalisme, le positivisme et l'experimentalisme,

aura amené une réaction idéaliste, vous deviendrez peut-être plus spiritualistes que les théosophes. Déjà les fantômes de vos victimes vous hantent sous des noms nouveaux. Ne tapez pas sur nos dos de magnétiseurs, nous taperions sur vos ventres d'hypnotiseurs. Ne riez pas de notre Elixir de vie, nous ririons de vos drogues, dont l'étiquette fait la vertu, et qui guérissent tant qu'elles sont de mode, même à travers la bouteille. Ne nous reprochez pas la puérité de nos phénomènes, ces bagatelles de la porte, car nous riposterions que les trois quarts de vos découvertes sont plus nuisibles qu'utiles à l'humanité, et que le progrès scientifique n'est fécond que par coût avec le progrès moral. Mieux vaut nous regarder sans rire, car nous tendons au même but. Théosophes, nous rêvons de cimenter la fraternité humaine et de rendre la guerre inutile : mais vous l'aurez avant peu rendue impossible par l'atrocité de vos combinaisons chimiques. Et comme chacun de vous fait bien partie de notre humanité intelligente et immorale ! Savants, mais faibles, maîtres de vos appareils, rarement de vos passions, vous connaissez beaucoup de choses, mais vous ne savez rien de vous-mêmes et ne voulez rien savoir des autres. C'est d'hier que vous avez soupçonné qu'il existait une science psychique et d'aujourd'hui seulement que vous vous demandez s'il existe une science sociale. Entrez donc ! Sur ces sujets dédaignés, vous apprendrez peut-être quelque chose. Peut-être réussirons-nous à vous faire entrevoir au-dehors et en vous-même les anneaux immenses de la grande évolution. Peut-être de savants deviendrez-vous sages ! Prenez garde que vous êtes responsables, étant l'exception, l'aristocratie de la pensée. Architectes, vous n'avez pas encore construit de morale, même pour vous-mêmes, et dans la foule, sans souci d'écraser les faibles, vous jetez des faits, lourds ! Miettes de vos morceaux de science que la populace engloutit d'une bouchée, pêle-mêle avec de malsaine littérature. Dans leurs cerveaux, les souvenirs de vos révélations, pour eux toujours magiques, se confondent étrangement avec de sottes superstitions et de romantiques fantaisies. Ils cherchent d'instinct à voir derrière le miroir dont vous leur présentez une seule face, et ne voyant rien, ils imaginent. C'est que rêver est humain, messieurs. Et pour que vous ne l'oubliez pas, nous ferons entrer derrière vous vos frères dédaignés, tous les noctambules de l'idéal, tous les entêtés d'autres mondes, devenus d'autant plus avides d'espoir que vous leur en laissez moins. A mesure que vous deveniez matérialistes, ils devenaient symbolistes, spirites, nihilistes, que sais-je ? Et ils sont légion. Mais nous avons place pour tous.

Entrez, chevaliers des tristes figures, martyrs noblement ridicules de dieux sentimentaux, vous tous qui levez vers le ciel vos pauvres gueules monstrueuses pour recevoir dessus le crachat des rayons. Raffinés qui capitalisez pour un autre monde des plaisirs défendus ou

impossibles dans celui-ci, il est, puisque vous le désirez, des paradis immenses et innombrables où s'épanouissent féeriquement en fleurs trop larges, les jouissances entrevues. Saintes et jaunes vierges qui dépensez sur de mystiques ivoires des trésors d'amour, nous écarterons pour vous la pierre du tombeau, car il n'est pas mort. Entrez, tous les courageux par crainte, tous les dévoués par égoïsme, tous les inquiéteurs par amour! Tonsurés catholiques, éternels Saint-Antoines regrettant le vœu qui vous défend d'autre amour que celui de vos semblables; révérends *clergymen* qui dédaigneux des saintes vierges de plâtre avez pris des épouses en chair et surtout en os: rabbins qui penchez sur de bibliques lascivités vos sérieux de croque-morts et vos dignités d'ois; fakirs, qui à force de concentrer votre esprit vous êtes unifiés avec les bêtes; bonzes qui confiez au vent le soin de faire tourner vos moulins à prières, et derviches qui tournez vous-mêmes; franc-maçons enfin, qui, achevant de démolir l'ancienne basilique, avez fait des hochets avec les miettes. Entrez tous dans le temple reconstruit sur les ruines des vôtres, ensemble grandiose aux détails disparates, où sous des arceaux gothiques trônent des chinoiseries ventruës, où les menhirs supportent des colosses assyriens, où à travers les dentelles ciselées par les hindous apparaissent les portiques trapus de l'Égypte. Ce temple est notre baraque. Entrez-y dans toute votre dignité, revêtus de vos chapes, de vos tabliers, de vos handelettes; apportez vos Bibles, vos Korans, vos Avestas; faites tonner vos orgues, retentir vos gongs, cascader vos sistres; amenez tous vos fidèles, la foule immense dont les prières font comme le bruit de la mer, et peut-être le Dieu que n'éveillent plus vos voix isolées entendra-t-il l'harmonie grandiose de cette cacophonie.

Entrez aussi, laïques de l'idéal, poètes, artistes, tous les rêveurs dont l'âme humaine est ainsi avide d'expériences et ouverte aux aventures qu'elle en crée pour autrui, non contente des siennes; tous ceux qui, mâlement dédaigneux de faits tristes, cherchent de féminines consolations dans des images plus tristes encore, même en leurs gaietés; tous les inconscients de génie dont le fatal enthousiasme pétrit les cœurs pour faire des statues; tous les obsédés de l'inspiration qui font éclater en grands accords mineurs leurs mélancolies vagues et sans fin; tous les maniaques du rythme, qui passent sèvreusement le peigne de l'expression dans les chevelures embroussaillées d'idées exubérantes, et ceux qui en de tortillés et ciselés vocables voudraient que du Verbe se condensât la quintessence. Or, sachez que le Verbe est comme l'espace, et que plus on en embrasse, plus il vous en échappe: sachez que l'inasouissement sera votre probation fatale, esclaves du désir, jusqu'au jour où vous en deviendrez maîtres ainsi que de vous-mêmes: sachez que, quand même vous pourriez fouiller à jour l'argile comme

vous voudriez fouiller des cœurs féminins, tailler des cariatides aussi viriles que vos membres voudraient l'être, vivifier vos toiles de couleurs aussi parlantes que celles entrevues dans vos cerveaux champignonneux, eh bien, vos chefs-d'œuvre et même leurs admirateurs ne seront encore que des exceptions, l'art étant le superflu, et la masse n'ayant pas encore le nécessaire : et brusquement vous serez éveillés de vos rêves par les réalités désagréables et pas même laides, par des nez trop longs de gens bien intentionnés, par des coins peinturlurés de rouge dans des salles de concert, par des étalages de dentistes à côté de vos restaurants, et surtout, hélas ! par les admirations de la majorité pour le faux et la tolérance des intelligents pour le médiocre. Mais derrière la beauté incomplètement déflorée par vos viols pourtant hardis, il en est une autre qui ne peut l'être, n'ayant pas de corps : tellement belle que le laid même lui sied ; derrière les bonheurs qui s'écroulent se trouve la béatitude que ne peut altérer même la douleur. Au fond de vos cœurs malades s'en trouve un tellement plein d'expansion que la haine même ne peut le soulever. Oyez, vous tous qui vous êtes prostitués à un amour, ou à dix, ou à cent ; qui avez rêvé d'un embrassement unique, mais éternel, avec l'amante, combien pure, et douce, et dévouée ! ou de baisers courts mais multiples sur ces lèvres grosses ou ces nuques frisées, ou ces bras potelés, ou ces ventres s'offrant aux luxures ; qui vainement avez enfermé des sentiments que vous croyiez sans précédents ni rivaux dans les nids capitonnés, ou qui vous ruez à travers les plaisirs illuminés, cherchant la saveur étrange de quelque invraisemblable intrigue ! Sans doute un oreiller de seins est doux, mais un accouchement est douloureux et répugnant ; sans doute les regards des femmes sont troublants, mais il est des jeunes filles aveugles, aux yeux crevés et pitoyables ; roses sont les rêves des alcôves conjugales, mais toujours l'adultère ricane, caché sous quelque rideau, et le cercueil est sous le lit. Alors, vous tous qui croyez jouir du plaisir, c'est le plaisir qui jouit de vous. L'illusion vous traîne, haletants et meurtris, de désir en lassitude, d'espoirs en regrets : et l'univers va son chemin, et vous passez le vôtre. Ne cherchez plus l'amour au dehors, car il est en vous. En aimant vos mères et vos femmes, vos biens et vos vertus, vous n'aimez que l'Âme, qui seule vaut ce trésor. Vous l'aimez sans le savoir, et quand vous le saurez, écoutant dans vos mois sans bornes la symphonie de l'amour libre, vous comprendrez pourquoi vous vouliez dépenser tant d'amour et ne pouviez en recevoir que si peu.

Maintenant, à nous le public des gros sous et du gros bon sens ; à nous la masse qui, poussée, tombe tout d'un côté. Chair à canon, chair à vers, éternelles dupes, entrez, nous vous dirons la bonne nouvelle, la bonne aventure. Toi, monsieur n'importe qui, qui nous regarde avec des yeux ronds indécis et écoutes de tes larges oreilles l'opinion des

autres, approche : montre-nous ta figure ou le contraire, nous te dirons ton passé, ton présent, ton avenir. Tu es né, tu es né d'une femme, cette femme était ta mère et tu étais son fils. Elle t'a mis dans un berceau, dans de la laine ou dans de la soie, et dans la demi-obscureté de tes rideaux, elle enfantait des rêves de bonheur. Toi, laid, tu lui mordais les seins et souillais tes écredons. Tes yeux encore fermés au jour étaient ouverts aux pleurs, et tu repoussais la vie de tes petits poings roses et maladroits. Puis tu t'es habitué à ton corps qui grandissait ; tu as toléré les sensations, tu t'es étonné du monde, tu as demandé si tu étais né dans un chou. On t'a mis dans une école où, entre autres choses, tu as appris à te battre pour des billes. D'étranges instincts t'ont remué, que tu croyais honteux et exceptionnels : tu as goûté ta première pipe, ta première femme, tes premières désillusions ; peu à peu, tu as pris goût à leur amertume. On a fait de toi un citoyen, et tu rêvais de réformer le monde, oubliant de te réformer toi-même. Tu as aimé, tu t'es marié, tu as été cocu. Il t'est venu des enfants, et tu t'es aperçu que tu chérissais chaque ride de ton vieux père. Un jour, il est mort, quand tu n'y pensais pas, et tu as sanglotté sur son cadavre impassible ; tu lui as coupé une mèche de cheveux que tu as cousue dans ton gilet de flanelle, et sur sa tombe tu as porté pendant quelque temps des fleurs et des images, car tu te demandais s'il y avait une autre vie, et tu aurais voulu te raccrocher à n'importe quoi de tes amours défants, même à leur fantôme. Ou bien, voyant que le grand bleu était un mirage, tu t'es rabattu sur le petit. Tu as fait de mesquines débauches, tu t'es machinisé dans des amusements ineptes, tu t'es mûri pour l'exploitation des charlatans du trône ou de l'autel, du titre de noblesse ou de banque. Et le charbon t'a noirci, et la mer t'a hâlé, et la vieillesse te courbe. Entre te reposer dans notre baraque, homme du peuple, chiffonnier des préjugés, ouvrier du KARMA social. Naïf, tu es du moins l'homme-type ; et ceux qui se tiennent raides dans des habits de soirée, et ceux qui se courbent devant des puissants, et ceux qui s'agenouillent devant des dieux, ne sont que tes caricatures, rustre au poignet solide et au cœur propre ! Entre, nous te révélerons une dignité insoupçonnée ; nous apprendrons que l'instinct de fraternité et de liberté qui fit de toi un héros souvent, n'est que la première écume d'une vague qui te poussera, ordinaire, bien plus haut que les dieux par toi cassés.

Et qu'à travers le porte-voix, plus bas, plus loin, notre appel tombe dans l'ombre rouge où grouillent les indistincts, sans gloire, sans vertu, sans amour, sans sexe, sans nom ; dans l'ombre où gronde le gémissement, pédale des bruits terrestres ; dans l'ombre faite de haine, nuage menaçant qui doit se résoudre en larmes ou en sang. Là, vit la fermentation et remue la pourriture. Là, sont les voleurs, les prostituées, les assassins : inconscients, ils nuisent ; étant ignorants, ils sont criminels.

Pourquoi les rejeter, frères? Pourquoi vouloir le salut, s'ils doivent être damnés, eux, chair de notre chair, gratteurs de lèpres dont le germe est en nous, eux, corps nés semblables, âmes devenues différentes! Qu'ils entrent donc les hideux, avec leurs frères plus heureux, les animaux. Place sur l'herbe pour les grands bœufs qui se lèchent dans les prairies humides, et place pour les ivrognes sur les seins veules et trop sucés de leurs femelles multipares. Place au banquet bouddhique pour les cannibales, qui veulent empêcher leurs parents de vieillir, et pour les vivisecteurs, qui prétendent empêcher leurs semblables de souffrir. Place pour les parias, place pour les fauves! Leurs blasphèmes et leurs rugissements feront la basse des hosannas grotesques et des rires faux des sceptiques. En avant, la grosse caisse! ce bruit, c'est la musique de l'avenir, c'est l'ouverture de notre grande représentation en trois actes et sept tableaux. On va commencer; prenez vos places; entrez, dieux, hommes et bêtes!

AMARAVELLA, M. S. T.

LA MORT DE DIEU ⁽¹⁾



*Quand Dieu qui s'ennuyait eut inventé la Vie
Et combiné les lois de l'Être en divaguant,
Quand l'Univers chanta dans sa tête ravie,
Superbe et lourd comme un grand rêve extravagant;*

*Quand d'un choc de pensers il eut formé les choses,
Quand, magicien vaste, aux cieux pleins de sommeils,
Il eut d'un souffle auguste imaginé les roses,
Et d'un éclat de rire engendré les soleils;*

*Le Maître se pencha sur son œuvre fumante,
Et dit, enthousiaste : « O vous, mes fils ignés,
Astres épanouis dans la lumière aimante,
Accourez tous! Je veux vous voir! Venez, venez! »*

(1) M. J. Rameau, l'auteur de la *Vie et la Mort* et de *Fantasmagories*, livres dont le succès indique la valeur, a bien voulu offrir au *Lotus*, cette poésie d'une grandeur védique, où il montre l'homme renversant son antique idole, et la retrouvant toute palpitante au fond de son être agrandi. (N. de la D.)

*Et soudain l'Univers houleux se mit en marche.
Et les soleils géants firent des tourbillons.
Et Dieu sourit, joyeux comme un blanc patriarche
Qui regarde danser un peuple d'enfants blonds.*

*« Étoiles, montrez-moi, dans vos trésors de vie,
L'être-roi, l'être-dieu, le plus beau, le plus doux,
Celui qu'on aime, et qu'on louange, et qu'on envie :
Je veux prendre sa forme et me montrer à vous! »*

*Dieu regarda passer, passer, passer les mondes,
Avec leurs mers, avec leurs monts, avec leurs fleurs,
Avec tout ce qui tette à leurs mamelles blondes,
Et tout ce qui fourmille en leurs flancs recéleurs.*

*Arbres, haussez vos bras tortueux et lyriques!
Bêtes, clamez à Dieu vos fiers alleluias!
Et qu'enfants de chœur verts aux hymnes pindariques,
S'efflorent en chantant les grands acacias!*

*Et les globes fervents écartant leurs broussailles,
En défilant disaient d'un ton triomphateur :
« Dieu, voici le chef-d'œuvre issu de nos entrailles! »
Et chacun présentait un homme au Créateur.*

*Alors Dieu se fit homme avec liesse et faste,
Pour voir vers lui monter l'encens, monter les vœux :
Il pétrit de l'aurore et s'en fit un front vaste.
Il tordit de la nuit et s'en fit des cheveux.*

*Du vent il fit sa voix; de la neige des pôles
Il composa son torse éblouissant et droit;
Et les nuages d'or parèrent ses épaules;
Et l'anneau de Saturne éclata sur son doigt.*

*Gloria! Dieu paraît! Son souffle est de verveines;
Son cœur est l'urne rouge où bout l'amour des cieux;
Les arbres vont puiser leur sève dans ses veines
Et les étoiles vont s'allumer à ses yeux!*

*Gloria! Dieu paraît! Montez, voix extatiques!
Et que partent vers lui, par grands chœurs invoquants,*

*Les chants doux exhalés par les roses mystiques
Et les hymnes de feu tonnés par les volcans!*

*
*

*Or, un jour, ignorant les lois de la Matière :
Que du pleur naît le rire et du froid vient le feu,
Et que toutes les nuits se rompent en lumière,
La Créature aveugle et lâche maudit Dieu.*

*Alors le ciel vomit d'éclaboussants outrages :
« Mort au Père du Mal et des sanglots amers! »
Et l'on vit les humains pousser leurs cris de rage,
Et les globes hurlants pleurer leurs vastes mers.*

*Soudain sur chaque terre où mugissaient des trombes,
Chaque pic flamboyant s'éguisa comme un pieu.
Et l'on vit les soleils voler comme des bombes!
« Soleils, où volez-vous? — Nous allons tuer Dieu! »*

*Ardents, fumants, sifflants, affamés de désastres,
Ils volaient, ils volaient d'un effroyable essor,
Et l'on vit dans la nuit de gigantesques astres
Faire des moulinets avec leurs lunes d'or.*

*En avant! Forcenés, ensemble ils se ruèrent.
En avant! Forcenés, dans l'espace anxieux,
De leurs gueules de soufre et de flamme ils huèrent
La grande Idole grave assise au fond des cieux.*

*En avant, ce qui pleure! En avant, ce qui râle!
Firmament, sus à Dieu! Tout à coup, par milliers.
Dieu vit sur sa poitrine auguste et colossale
Des fronts d'astres cognant ainsi que des béliers.*

*Tous, ils le bombardaient; tous, comme des fusées,
Ils lui jetaient des vols de comètes aux flancs.
Et tout le ciel rougi plein de sphères brisées
Lui tailladait le corps de longs éclairs sanglants.*

*Soleils, faites des bonds ainsi que des panthères!
Déchiquetez l'Idole en l'espace interdit!
Et les mondes baveux chantaient à pleins cratères :
« Délivrance! Voici qu'expire le Maudit! »*

« Il meurt! Apprêtez-vous, serres, griffes, mâchoires!
 Il meurt! Tords-le, tonnerre! et lacère-le, houx!
 Eventrez-le, pics blancs! broyez-le, roches noires!
 Fendez-le, dards! mordez-le, crocs! tuez-le tous! »

« Tiens, Dieu cruel! tiens, Dieu mauvais! tiens, Dieu terrible!
 Déshonore l'éther de ton cadavre impur! »
 Ils frappaient, ils frappaient, trouant Dieu comme un crible...
 Lui, cependant, croulait en étoiles d'azur.

*
 **

Et quand il fut bien mort, quand ses chairs douloureuses
 Fondirent dans la nuit en firmaments nouveaux,
 Lorsque sur ses haillons, par grappes ténébreuses,
 Grouillèrent les soleils comme des vermisseaux,

L'Univers tout à coup gronda d'effroi sonore!
 Oh! les globes tremblants s'enfuirent par le ciel :
 Rouge, et faisant sur eux une sanglante aurore,
 L'immense cœur de Dieu s'envolait, immortel!

Etoiles! engagez la suprême bataille!
 Astres blancs, astres noirs, astres bleus, tous, tous, tous,
 Jetez-vous sur le cœur comme un vol de mitraille!...
 Le cœur invulnéré résistait à leurs coups.

En avant! Vains assauts!... En avant! Folle lutte!
 Mais d'une sphère obscure et blasarde monta
 Un anathème frêle ainsi qu'un chant de flûte :
 Il venait d'un Poète. Et le cœur éclata!

Il éclata, lançant par grands jets formidables
 Toute sa sève et tout son sang à l'univers;
 Et jusqu'aux noirs confins des cieux inabordables
 Tous les astres hagards en furent recouverts.

Il était mort, tout mort, le Dieu des vieilles ères!
 Mais, miracle d'amour, chaque être, en chaque lieu,
 Sentit le sang divin fleurir dans ses artères :
 Et depuis ce jour-là tout ce qui vit est Dieu.

Jean RAMEAU.

COMMENT ON JEUNE DANS L'INDE⁽¹⁾

PAR UN MÉDECIN MARATHI

Parmi les *Shravaks*, secte des Jaïns de l'Inde, c'est la coutume de jeûner tous les ans durant la semaine sainte de *Pachosan*. Ce jeûne est observé de diverses manières par diverses personnes, suivant le degré auquel elles peuvent le supporter. Les moins dévots se contentent d'un repas par jour, durant toute la semaine. D'autres mangent et jeûnent alternativement. Les plus zélés s'abstiennent de nourriture pendant un jour, pendant trois, cinq et huit jours consécutifs. Quelques-uns, très rares, s'engagent, par un vœu prononcé devant un prêtre, à faire durer leur jeûne trente jours, pourvu que l'état de leur santé n'en souffre pas au point de mettre leur vie en danger. Les jeûnes sont échelonnés de manière à se terminer à des périodes fixées de cinq, huit, dix, quinze ou vingt jours, suivant les circonstances. Ceux qui s'engagent pour un mois commencent à une date choisie pour que le trente et unième jour tombe le 5 de *Bhadrapada*, jour consacré aux *Rishis* ou anciens sages de l'Inde. Ce jour-là ils rompent le jeûne et prennent comme déjeuner de la bouillie de *moong* (*Phaseolus-Mungo*). Ils prennent ensuite un léger *pudding* de farine de froment, puis un peu de riz bouilli, et se remettent à la diète habituelle dans l'intervalle de quinze ou vingt jours.

Durant leur jeûne, ils prennent *ad libitum* de l'eau bouillie et refroidie ensuite, à laquelle ils ajoutent une infusion de *chireta* (*Ophelia-Chireta*) (2) au cas où il se produit des nausées et des vomissements. Ils accomplissent des ablutions quotidiennes et visitent le temple régulièrement aussi longtemps que leurs forces le permettent. On parle d'une dévote, âgée de quarante-cinq ans, qui durant un jeûne de trente jours accomplissait ses ablutions et apportait, chaque jour, sur la tête, une cruche pleine d'eau au temple voisin de sa demeure, sans beaucoup de fatigue. Elle mourut d'une attaque de fièvre cinq mois après son jeûne. En règle générale, la mort ne survient pas durant le jeûne. Mais je connais un *shravak* de cinquante-trois ans qui se souvient d'avoir vu mourir deux sujets, tous deux du sexe féminin, l'une quinze, l'autre vingt jours après avoir jeûné, et, sans aucun doute, des suites de leur jeûne.

Enfin, on cite un cas d'abstinence de cinquante-huit jours.

Voilà ce qu'on peut voir chez les jaïns *shravaks*. De temps immémorial les Asiatiques savaient ce que l'homme est capable d'endurer et le jeûne de quarante jours accompli par le docteur Tanner, de Minnesota, prouve

(1) Ces notes ont paru dans le *Theosophist* de septembre 1886. (Note du traducteur.)

(2) En Afrique, chez certaines peuplades, on se sert pendant le jeûne religieux d'amandes de *kolah* (*Morua picta*). (Note du traducteur.)

qu'ils avaient raison, malgré le superbe dédain de nos aveugles et tâtonniers docteurs d'Europe et d'Amérique.

Si la résolution du docteur Tanner avait été de prolonger cette expérience jusqu'à cessation de la vie, le cas eût présenté un grand intérêt scientifique, car il aurait fixé le fait, du moins dans un exemple particulier, de la possibilité de la persistance de la vie sans nourriture ni boisson, dans le corps d'un homme soumis à l'inanition volontaire. Et il faut se souvenir qu'une inanition volontaire, subie avec un objet en vue, religieux ou scientifique, doit produire des effets différents de ceux de l'inanition par suite d'une maladie, d'un naufrage ou d'autres circonstances. Dans le premier cas, l'esprit est complètement en repos, et cette condition peut empêcher les tissus de se détériorer outre mesure, tandis que, dans le second, l'anxiété mentale et les efforts faits pour obtenir de la nourriture, causant une dissolution rapide des tissus, doivent nécessairement hâter le dénouement fatal (1).

MERLATTI ET LA DOCTRINE VÉDIQUE

AU SUJET DU JEUNE

Au moment où Merlatti, cet énergique Piémontais, dont le nom restera inscrit dans les annales de la science, vient d'achever son jeûne de cinquante jours, nous rappellerons ici la doctrine védique que signalait Rao-Bahadour Djanardan S. Gadgil conseiller de la Société théosophique, dans le numéro de septembre 1880 du *Theosophist*. Dans la *Chandogya Upanishad* du *Samavêta*, 6^{me} Prapâthaka, se trouve un dialogue entre *Seltakêtu* et son père. Voici la traduction libre qu'en donnait notre frère hindou, d'après Sankaratchârya en son *bhâshya* (commentaire) sur cette *Upanishad* :

« Le père dit à son fils : « La nourriture que mange un être humain se trouve transformée après diverses opérations en trois substances : la partie la plus lourde devient *fèces*, la partie moyenne devient *chair*, et la meilleure partie devient le *mental*. L'eau qui est bue se transforme en

(1) C'est ainsi que M. le docteur Bernheim (*Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie*) explique par l'auto-suggestion les effets que Succé attribua à sa liqueur. En supprimant le désir de nourriture, on supprime la *faim*. Or, dit ce docteur, si l'on supprime la *faim*, on prolonge la durée du jeûne, et M. Debove ayant suggéré à deux femmes hystériques, endormies par lui, l'absence de *faim* et l'ordre de ne pas manger, put les soumettre à un jeûne de *quinze jours* pendant lequel elles ont bu seulement. Ce jeûne aurait pu être prolongé de quinze jours. (Note du traducteur.)

trois substances : la partie la plus lourde devient *urine*, la partie moyenne devient *sang* et la meilleure partie devient le *prâna*, c'est-à-dire le *souffle vital*. Les aliments dans lesquels prédominent l'élément du feu, comme l'huile, le beurre fondu, etc., une fois introduits dans le système humain se trouvent transformés en trois substances : la partie la plus lourde devient les *os*, la partie moyenne devient le *cerveau* et la meilleure partie devient la *vâch* ou organe du verbe. Ainsi, ô mon fils, le *mental* est composé de nourriture; le *prâna* ou souffle vital, d'eau; et la *vâch* ou organe du verbe de feu. »

Alors le fils demande : « O mon père, expliquez-moi cela par un autre exemple! » et le père répond : « Quand on baratte le lait, la meilleure partie monte à la surface et devient beurre; de même la meilleure partie de la nourriture qu'on absorbe s'élève (se sublime?) et devient le mental. La meilleure partie de l'eau que l'on boit s'élève et devient le *prâna* ou souffle vital. La meilleure des substances où domine l'élément du feu s'élève et devient la *vâch* ou organe de la parole. Ainsi, mon fils, le *mental* est fait de nourriture; le *prâna*, d'eau; la *vâch*, de feu. »

Le fils reprend : « O mon père, expliquez-moi encore ce sujet. » Et le père continue : « Cet être humain a seize capacités ou degrés qui grandissent ou diminuent suivant que le mental se fortifie ou s'affaiblit par l'accès ou la privation des meilleures parties de la nourriture. Si tu veux apprendre cela par l'expérience, abstiens-toi de nourriture pendant quinze jours. Tu peux boire autant d'eau que tu voudras, car le *prâna* ou souffle vital existant par l'eau, tu mourrais si tu n'en buvais pas. »

En conséquence le fils s'abstint de nourriture pendant quinze jours, et le seizième, il vint trouver son père et lui demanda : « Que dirai-je maintenant? » Le père répondit : « Récite les *Rik*, *Yajur* et *Sâma védas* que tu as étudiés. » Le fils dit : « O mon père, je ne puis m'en souvenir! » Alors le père lui dit : « Quand on a allumé un grand feu, s'il reste seulement un morceau de braise aussi mince qu'un ver luisant, il ne peut brûler beaucoup dans cet état; de même il ne te reste qu'un des seize degrés de ton mental, et ainsi tu n'es pas capable de te rappeler les Védas. Suis mon avis, et tu retrouveras toute ta science : recommence à manger. »

Le fils fit ce qui lui était ordonné, et revint trouver son père. Celui-ci lui ayant demandé de réciter et d'expliquer le *Rigvéda* etc., il fit tout ce qui lui était demandé. Sur quoi son père lui dit : « O mon fils, le morceau de braise mince comme un ver luisant restant d'un grand feu, si on lui fournit de l'herbe sèche redeviendra un grand feu et pourra brûler beaucoup. De même, il te restait un de tes seize degrés, et quand tu l'as nourri de nourriture, il s'est développé et tu peux maintenant te rappeler les Védas. Ainsi donc, mon fils, le *mental* est fait de nourriture; le *prâna* ou souffle vital, d'eau; et la *vâch* de feu. »

PENSÉES

Celui qui trouve du plaisir dans le vice et de la peine dans la vertu, est encore novice dans l'un et dans l'autre. (*Proverbe Chinois.*)

*.

L'homme ne peut être immortel qu'en devenant conscient de la vie immortelle. (*Franz Hartmann M. S. T.*)

*.

La vie est un voyage pendant les heures de la nuit. (*Pantcha Tantra.*)

*.

Le savant dit : Comment ? Le penseur dit : Pourquoi ? (*Victor Hugo.*)

FAITS ET NOUVELLES

Jeûne de 49 jours. — Le *Progrès* de Vannes signale le cas d'une jeune fille de 27 ans qui est restée 49 jours sans manger ni boire. Les membres pouvaient être traversés par des épingles; la sensibilité et l'appétit seraient reparus à la suite de l'emploi de l'électricité.

L'Occultisme rendu occulte. — Le ministre de la Justice du Danemark vient d'adresser aux commissaires de police du royaume une circulaire interdisant toute représentation publique sur l'hypnotisme, le magnétisme animal, le spiritisme, etc... Il se base sur un Rapport du Conseil de santé. Ou bien les cerveaux sont faibles en Danemark, ou bien ces Messieurs du conseil de santé veulent se réserver le monopole des petites séances défendues.

L'épilepsie en religion. — Au commencement de février a eu lieu à Londres la cérémonie des noces de la *maréchale* de l'Armée du Salut avec le *colonel* Clitburn. Comme toujours, et plus que jamais, il y eut des hurlements, des danses de Saint-Guy, accompagnés d'accordéons, de castagnettes, de grosses caisses, de claquoirs, de fifres. Si l'on doit supprimer les séances d'hypnotisme, que l'on commence par interdire les réunions de l'Armée du Salut, où la contagion est très marquée dans le public inconscient.

On n'a pas besoin d'aller en Orient pour voir des derviches hurleurs.

Action du moral sur le physique dans les états transcendants. — Récemment une jeune fille de 14 ans se présentait à la Salpêtrière. Une nuit elle avait rêvé que des hommes la poursuivaient pour la tuer sur la place de l'Odéon; elle avait réussi à leur échapper après avoir fait de grands efforts. Mais à son réveil, elle se trouva très fatiguée, ses jambes faiblissaient. Le rêve se répéta plusieurs nuits de suite et persista même pendant la veille, et chaque matin la faiblesse des jambes augmentait. Quelques jours plus tard, après avoir fait un effort pour monter un escalier, elle s'affaissa, incapable de se relever: elle était paralysée des deux jambes. — M. Ch. Féré, produisant chez des hypnotisables des rêves de course dans le sommeil naturel, a pu déterminer des paralysies des membres inférieurs. Ce qui est encore plus difficile à expliquer, c'est quand le contraire arrive, c'est-à-dire lorsque l'organe fatigué ou malade fait naître tout un rêve. Un matin que, fatigué d'une nuit de secousses en chemin de fer, je dormais dans mon lit, avec une forte disposition aux crampes des mollets, je rêvai qu'un individu me donnait un grand coup de bâton sur la jambe. La douleur fut si forte, que je sautai hors du lit, en poussant un

cri : le muscle était contracté, et il me fut impossible de poser à terre le pied, douloureux pendant toute la journée.

Tremblement de terre prédit. — *L'Almanacco universale del grand pescatore di Chiavari*, pour l'année 1887, contient, dit le *Figaro*, une prédiction assez étonnante. Nous trouvons, dans le mois de février, à l'époque de la nouvelle lune, l'indication suivante : « A deux heures du matin, mer agitée. La planète Mars indique des tremblements de terre. Faire bien attention aux jours impairs de cette période. » Le tremblement de terre s'est produit, en effet, une première fois à deux heures, puis à sept heures du matin, et il a été plus terrible à Gènes que partout ailleurs.

Température des criminels. — Les chiffres suivants résultent d'une étude que M. Marro a faite sur 30 criminels :

8 voleurs...	37°,00	à incendiaires...	37°,10	3 meurtriers...	37°,10
3 fripons...	37°,10	à violateurs....	37°,06	3 fainéants....	37°,10

La moyenne admise généralement étant 37°, les « fainéants » auraient le sang plus généreux que l'honnête homme qui lutte pour l'existence ; les incendiaires 37°,10, passe encore. Mais qui sait si ces *sujets*, manipulés de la sorte par M. Marro, ne pensaient pas en eux-mêmes : il nous fait suer ! Et l'action du moral sur le physique... vous n'y pensez pas, cher savant.

Les centenaires. — Dans les hautes régions du Venezuela, dit le *Voltaire* (19 janvier), on constate l'existence de 199 centenaires, dont 115 ayant de cent vingt à cent vingt-cinq ans.

Paul Bert extatique. — Quelques temps avant sa mort, P. Bert a raconté au directeur de son cabinet, M. Klobukowski, ses impressions sur sa maladie en ces termes : « Dès le premier jour, je me suis senti perdu. Je suis surpris de me retrouver vivant. La préoccupation des conséquences de ma maladie sur l'état des esprits en France m'a valu un singulier délire. J'ai rédigé, en rêve, à M. de Freycinet, un télégramme annonçant ma mort et lui écrivant et analysant ma maladie. Je me souviens parfaitement des termes de ce télégramme... » Il lui a raconté aussi cet autre rêve : « A un certain moment, j'ai senti que *mon esprit s'était dérangé de mon corps*, et je suis tombé dans une sorte de béatitude étrange dans laquelle je voyais... »

Un autographe de Garibaldi. — On a vendu à l'hôtel des ventes, le 14 février, une lettre écrite le 18 février 1868 par Garibaldi à M. Poulin ; on y trouve ce passage : « Otez le père et la science pourra facilement fraterniser les nations sous les auspices du mythe incompréhensible que nous pressentons par ses œuvres et que nous sommes incapables de connaître et de définir : Dieu, l'Éternel, l'infini, *l'âme de l'Univers enfin, dont la partie animatrice de nos êtres pourrait bien faire part.* »

Sommeil de 45 mois. — Marguerite Boyenval, habitant Origny-Sainte-Benoîte (Aisne) est plongée dans le plus profond sommeil depuis le 31 mai 1883. Sa maigreure est arrivée à la dernière limite, les membres sont raides, les yeux clos, les dents serrées, la respiration normale, le pouls régulier quoique faible et lent.

Le Musée des Religions. — M. Guimet, le collectionneur lyonnais, a donné à l'État toutes ses collections de curiosités chinoises, hindoues et japonaises ayant rapport aux religions orientales, sous la seule réserve que le musée créé par lui prendrait le nom de musée Guimet.

Pour loger ces richesses on construit, place d'Iéna, un bâtiment qui aura plusieurs étages et sera surmonté d'une bibliothèque publique. Le donateur, dont on ne saurait trop admirer la générosité, fait la moitié des frais qu'entraîne cette construction. Le devis de l'architecte monte déjà, dit le *Voltaire*, à 1.600.000 francs.

Hospitalité envers les Chinois. — La neuvième chambre de police correctionnelle a condamné un nommé Laporte à six jours de prison pour avoir injurié grossièrement dans la rue le général Tchong-ki-Tong. Comme plusieurs Chinois s'étaient déjà plaints à l'ambassade de l'accueil qu'on leur faisait dans les rues, le général a voulu faire un exemple : espérons que cette leçon donnera de l'esprit à ce sot faubourien. La tête d'un Parisien est peut-être très drôle à Pékin.

Notre Pyramide. — M. Eiffel a voulu prouver que nous savions aussi faire grand tout en faisant beau : sa tour prodigieuse a donné le vertige à quelques *sommités* qui

se sont abaissées à rédiger une protestation aussi inutile que peu glorieuse. Pour certains cerveaux, l'idéal artistique, c'est une pendule de cheminée en galvano de Garnier, surmontée d'un petit berger de Bouguereau, jouant sur un pipeau de Coppée en air Doucet à répétition de Gounod, au milieu d'un décor à la Sardou. Mais qu'est-ce qui empêche ces messieurs, une fois la tour finie, d'y coller leurs ronds de carton?

Le Four Crématoire. — On le construit en ce moment au Père-Lachaise; il sera inauguré probablement dans le courant de Juillet. Aucun système n'a encore été adopté, car l'œuvre de M. Barbet est restée à l'état de projet par suite de sa mort.

Effet hypnotique des injections d'acide carbonique. — MM. Spillman et Parissot de Nancy ont expérimenté des injections gazeuses rectales d'acide carbonique et de gaz sulfhydrique sur des sujets atteints de tuberculose pulmonaire ou de bronchite chronique. Les effets en sont nouveaux. Deux ou trois heures après une injection gazeuse, le ballonnement du ventre a presque complètement disparu et le malade éprouve un impérieux besoin de sommeil. A son réveil il est reposé et accuse un bien-être marqué. Des malades sur qui l'administration de l'opium, du chloral ne produit pas d'effet ont pu dormir la nuit entière sous l'influence de la médication gazeuse. L'action hypnotique est attribuée à l'acide carbonique, car on peut supprimer l'autre gaz et avoir les mêmes résultats.

Un nouvel anesthésique local. — Après la cocaïne, la *drumine*; ce nouvel anesthésique local trouvé par le Dr J. Reid de Port-Germein (Australie) est extrait de l'*Euphorbia-Drumondii*, plante qui tue le bétail quand celui-ci la trouve mélangée dans le fourrage.

Esprits farceurs. — La *Revue Spirite* (15 février 87) dit qu'à St-Amaro, au Brésil, se trouve une maison hantée : « Les portes s'ouvrent et se ferment d'elles-mêmes; on y reçoit des tapes appliquées par des mains invisibles et ce qui est encore plus singulier, des pri-és de tabac sont données, également invisibles, et font éternuer les visiteurs en les forçant à déguerpir. »

Matérialisation de... pilules. — Toujours dans la *Revue Spirite* du 15. Un correspondant reçoit des pilules fabriquées par les « esprits » pour sa bronchite : « La troisième fois, il y eut quatorze pilules au lieu de douze; j'en ai conservé une précieusement, car celles que j'ai employées me firent un grand bien. » A quand les lavements? Ce sont tous ces ridicules et certaines séances, sur lesquelles nous n'insistons pas, qui tuent le spiritisme en France; en Amérique, où l'on vend des *crayons médiumniques* qui écrivent tout seuls, ces sortes de séances se tiennent dans le boudoir des prostituées et sont une grande attraction.

Les pérégrinations d'un médium. — M. Eglinton, de Londres, dont il est parlé dans le *Monde occulte*, s'est rendu à Munich et y a donné des séances remarquables chez le baron Schaeffeler et chez plusieurs savants, puis de là a visité Presbourg où il a donné d'autres séances chez la princesse Esterházy, chez le comte Michel Esterházy, chez le baron Mikos, chez la princesse Odelsalschi, le comte Czappari, le comte d'Orsay, le baron Prouay, l'archiduc Frédéric, le prince Schönburg, etc. Il est ensuite revenu à Munich, et va repartir à Berlin puis à Saint-Petersbourg et à Moscou, à Vienne, à Constantinople, d'où il ira probablement au Chili et au Pérou. C'est un des médiums les plus sérieux, seulement ses séances ne coûtent pas rien; l'*écriture directe*, par exemple, vaut une guinée (26 fr. 50). « Voyons, rien qu'une guinée pour vous convaincre de l'immortalité de l'âme! » me disait un de ses amis pour m'engager à en user.

L'esprit du roi de Bavière. — Ce pauvre roi avait perdu l'esprit, mais il le remplaçait par celui de Marie-Antoinette qui communiquait tous les jours avec lui, comme l'apprend au *Light* un correspondant de Munich.

Vampirisme. — « Mes enfants, je vais mourir, je me meurs. Avant de m'en terrer, prenez soin de me couper la tête, ainsi que je l'ai fait à ma mère. C'est que nous sommes une famille de vampires, et à moins qu'on ne prenne la précaution que je viens de vous dire, nous ne trouvons pas de repos dans la tombe, nous revenons et nous portons malheur à nos enfants. » Ainsi parlait le baron de Gostovsky, seigneur propriétaire de Sabouez, près de Dantzig. Aussitôt le bonhomme mort, l'ainé de ses

ils exécuta à la lettre ses dernières volontés. Néanmoins il se sentit malade quelques jours après. Alors il se rendit au cimetière, enleva le fossyeur et obtint de lui l'exhumation du cadavre. Après avoir retourné et couché sur le ventre le cadavre de son père, il enleva la tête, déjà coupée, qu'il lança dans un buisson. Le tribunal correctionnel de Dantzig vient de le juger pour profanation de sépulture et l'a condamné à quinze jours de prison. (*Extrait du Journal de Saint-Petersbourg.*) Avec la crémation des cadavres, plus rien de semblable à redouter.

CONFÉRENCES, THÉÂTRES, CONCERTS

Conférence Donato. — Le 4 janvier, M. Donato, le magnétiseur si connu, a donné à la salle des conférences du boulevard des Capucines, une conférence sur le magnétisme humain et la fascination, dont voici le programme, fidèlement suivi par le conférencier, et appuyé d'expériences nombreuses : « La Sujétion momentanée et la Sujétion persistante. Les Suggestions immédiates et les Suggestions à terme ou à échéance. Les avantages réels et les inconvénients supposés du Magnétisme. Supériorité des Procédés de Fascination sur les Procédés Hypnotiques. Les faits prouvés et les faits en instance. » Le conférencier en faisant l'historique du magnétisme lance cette pointe : « Il n'est pas nécessaire d'être docteur en médecine pour faire du magnétisme scientifique; mais bien des docteurs font du magnétisme qui n'est pas scientifique. » D'après lui les médecins font de très beaux livres sur l'hypnotisme, mais, en somme, ils n'ont rien trouvé de plus que les magnétiseurs, et ce sont des personnes ni plus ni moins honnêtes que ceux-ci qu'on persiste encore à traiter de charlatans. Il ne croit pas à la double-vue, mais il ne la nie pas : « Il ne faut rien nier. » Puis il fait une expérience pour prouver qu'on ne peut pas magnétiser une personne *contre sa volonté*. Tout le reste de la conférence est consacré à l'exhibition de sujets choisis dans la salle, et dont quelques-uns n'avaient jamais été *fasciés* par M. Donato; il faudrait des pages pour décrire tout ce qu'il produit, en jouant sur le clavier humain dont il semble tenir toutes les notes sous ses doigts; c'est merveilleux; M. Donato est un metteur en scène de premier ordre, et le tableau vivant qu'il arrangea avec 7 ou 8 sujets groupés, pleurant, hurlant, autour d'un cadavre supposé, était d'un réalisme effrayant. On doit remercier M. Donato des services qu'il a rendus à la cause du magnétisme en le popularisant par ses représentations en Europe, et déplorer, toutefois, qu'il n'ait pu ou voulu voir le côté élevé et transcendant de la question.

Le 24 février, M. Donato est encore sur la brèche : salle comble. Le titre de l'affiche se lit : *Le Magnétisme triomphant!* Et le fascinateur triomphe, malgré quelques interrupteurs, toujours maladroits, et qu'il se charge, avec sa répartie prompte, de remettre à leur place. Nous nous permettons de lui donner le conseil de ne pas craindre d'expliquer avec détails ce qu'il produit; beaucoup de personnes ne comprennent pas, quoique ce soit très clair pourtant. Une phrase à retenir : « Il y a plus d'hommes que de femmes sensibles au magnétisme. »

Conférence Robert. — Le 13 février, M. Robert, magnétiseur, a traité de la lucidité et de la suggestion à la salle Beethoven. Assistance nombreuse et très sympathique; M. Robert est connu et *estimé* de son public; il n'a pas l'élocution brillante, mais il est plein de bonhomie, de franchise, et l'on sent tout de suite qu'on n'a pas affaire à un charlatan. Pourtant, le conférencier a cru devoir prendre à partie M. Donato qui l'aurait traité de charlatan et aurait nié l'authenticité de ses expériences de lucidité. Cette division dans le camp magnétiseur est fâcheuse, car nous sommes certain que M. Donato n'a pas parlé de M. Robert, quoiqu'il ait eu le tort de laisser entendre que la production en public des phénomènes de lucidité et autres semblables frisait le charlatanisme; nous disons *le tort*, M. Donato, en ayant produit en notre présence dans une salle de 3000 personnes. Quoi qu'il en soit, M. Robert connaît complètement la question du magnétisme, sous toutes ses faces, et il a cette supério-

rité (qui n'en est pas une en public), de laisser de côté les phénomènes terre à terre, pour s'occuper de ceux qui nous transportent en pleine psychologie : transmissions de pensées à distance, télépathie, transferts, etc.; sa douceur contraste avec la brusquerie de Donato. Une expérience très jolie et très concluante est celle-ci : M. Robert produit sur ses sujets, à distance, à l'aide de différents médicaments cachés dans des flacons, et sans les nommer, les effets que doit produire l'ingestion de ces médicaments; puis, une fois le public convaincu, il montre que ses bouteilles... étaient vides! Comme on le voit, c'est le triomphe de la pensée. Il détruit également la valeur de récentes découvertes de transferts d'aphasie à l'aide d'aimants, en reproduisant l'expérience puis en montrant que son aimant était *en bois*! La séance s'est terminée par une scène d'extase d'une beauté réelle, qu'un peintre qui m'accompagnait n'a pu s'empêcher d'applaudir enthousiasmé.

L'Hypnotisme en Belgique. — Dans le mois de février, M. l'abbé J. Elle Méric a fait au Musée de Bruxelles deux conférences sur l'hypnotisme et la suggestion au point de vue moral et philosophique. Ce brave abbé a fait son possible pour réagir contre la superstition qui règne aujourd'hui chez les catholiques dégénérés; il s'est appuyé sur ces pauvres filles qui, au fond du cloître, se croient favorisées de visions et d'extases, et sont tout simplement malades. A propos des suggestions à échec, il dit : voici une brave paysanne qui au moment de se coucher adresse une prière aux âmes du purgatoire, afin qu'elles la réveillent le lendemain matin à 5 heures précises; elle se réveille à l'heure dite. N'est-il pas évident que la bonne femme, en récitant sa prière dirigeait avec force sa pensée et sa volonté sur l'heure du réveil? Un abbé qui admet *l'inconscient*, c'est déjà bien; ça relève la grâce au grenier, mais faire disparaître Satan dans la cave, c'est encore plus beau. Et pourtant, monsieur l'abbé a dit ceci : « Ne cherchez pas toujours Satan; à force de le voir partout, vous finiriez par nous faire croire qu'il n'est nulle part. »

Le Spiritisme au Théâtre. — Au théâtre Clony on joue en ce moment, une pièce fort drôle intitulée Rigobert, et dont le troisième acte nous fait assister à une *séance de table* très réussie. Nous savons que bien des spirites vont crier à la profanation, mais enfin le tableau est-il vrai ou non? Je puis certifier que c'est pris sur le vil, ce qui ne m'empêche pas de reconnaître qu'il y a des spirites chercheurs qui restent deux heures les mains sur une table et ne sont pas ridicules du tout. Le commissaire de police, sa digne moitié et leur domestique sont là, anxieux, les petits doigts se touchant. — « Je crois que ça a craqué, dit avec sa voix de bigote l'épouse sèche. — Oui, reprend le domestique, c'est ma bretelle », et il la sort de dessous son gilet. Après diverses manifestations produites par le personnage qui s'est réfugié sous la table, celui-ci voulant partir, leur conseille de se boucher les yeux et les oreilles : « Etes-vous bouchés? demanda-t-il — Nous le sommes, répond gravement le couple »; et ils restent dans cette situation, pendant que l'« esprit » prend la fuite, attendant toujours...

Le Trille du Diable. — Au concert du Châtelet du 30 janvier, l'incomparable violoniste Joachim a fait entendre la Sonate de Tartini, intitulé le Trille du Diable. Voici ce que raconte Tartini : « Une nuit, en 1713, je rêvais que j'avais fait un rêve; le diable était à mon service, tout me réussissait à souhait; mes volontés étaient toujours prévenues, et mes desirs étaient surpassés par les services de mon nouveau domestique. J'imaginai de lui donner mon violon pour voir s'il parviendrait à me jouer de belles choses; mais quel fut mon étonnement lorsque j'entendis une sonate si singulière et si belle, exécutée avec tant de supériorité et d'intelligence, que je n'avais rien conçu qui pût entrer en parallèle! J'éprouvais tant de surprise, de ravissement de plaisir, que j'en perdais la respiration; je fus réveillé par cette violente sensation; je pris à l'instant mon violon, espérant retrouver une partie de ce que je venais d'entendre; mais ce fut en vain. La pièce que je composai alors, est, à la vérité la meilleure que j'aie jamais faite, et je l'appelle encore la *Sonate du Diable*; mais elle est si fort au-dessous de ce qui m'avait frappé, que j'aurais brisé mon violon et abandonné la musique, si j'eusse été en état de m'en passer. » La première partie de cette Sonate est d'un diabolisme si suave qu'on dirait une prière d'archange; dans la 2^{me} partie les trilles sautent comme des feux

follets, et la 3^{me} partie fait naître des sensations assez complexes, mais qui ne sont guère diaboliques.

Parsifal. — M. Colonne a donné, le 6 février, au Châtelet, la scène religieuse du premier acte de Parsifal; jamais musicien n'a écrit une page de mysticisme aussi belle que celle-là; nous engageons tous les théosophes habitant Paris à aller entendre ce chef-d'œuvre lorsqu'on le redonnera. Mais notre recommandation est bien inutile, car les théosophes sont les fidèles du Beau pur, et reconnaissent en Wagner un des leurs. La scène a été fort bien rendue, quoique les cuivres aient été un peu faux; quant aux cloches qui sonnent dans le lointain elles étaient si fausses que deux de mes amis n'ont pu s'empêcher de le crier dans la salle, ce qui les a fait appréhender par un des gardes placés par M. Colonne pour faire des coups de maladresse. Ils ont été victimes de leur enthousiasme.

Lobengrin. — Nous rappelons à nos lecteurs que M. Lamoureux donnera en avril le *Lobengrin* de R. Wagner, à l'Éden-Théâtre. En voici la distribution: M^{me} Fidès-Devriès (Elsa); M^{lle} Duvivier (Ortrude); M. Van Dyck (Lobengrin); M. Blauwart (T. ramond). Il y aura 400 figurants et 80 choristes. Les œuvres de Rich. Wagner s'acclimatent de plus en plus en France; le 9 mars, la *Walkyrie* a été un succès éclatant à Bruxelles, toute la presse l'a constaté; nous pouvons donc espérer voir d'ici peu le niveau moral monter en même temps que le goût: alors, la Théosophie sera comprise, car on comprendra le Beau religieux. Dans un de nos prochains numéros nous donnerons la *Théosophie et les œuvres de R. Wagner*, de notre frère, le Dr A. Ellis, de Londres.

Cours publics. — Les samedis soir, à 5 h., M. Bergaigne dirige, à la Sorbonne, les *exercices en lecture consacrée* à l'usage des commençants. Les lundis, à 4 h., il expose ses *textes védiques*.

Sorbonne: école pratique des hautes études (section des sciences philologiques). Les mardis, à 9 h., M. Sylvain Lévy explique le manuel de M. Bergaigne (*l'enlèvement de Draupadi*). Les samedis, à 4 h. 1/2, il explique la grammaire de Panini.

JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

Nous assistons à une véritable floraison littéraire d'occultisme, d'hypnotisme, de spiritisme, de mysticisme, d'indianisme; jamais on a autant parlé, et parlé si mal, de toutes ces choses. Nous n'avons pas la place voulue pour critiquer ces articles; nous nous contenterons de les énumérer. — **La Justice** (13 janvier): sous la signature Zéberon-ky, *histoire du magnétisme animal, Mesmer, Paysegur, Braid.* — **La Patrie** (12 janvier): sous la signature de Vaultier, *histoire d'un colonel à qui sa mère apparaît et prédit sa mort.* — **Le Rappel** (14 janvier), cite, d'après *the alienist and Neurologist*, des cas d'ivresse par alcool, communiquée à des personnes ne buvant que de l'eau, par suite de la *suggestion des milieux.* — **La France** (14 janvier): sous la signature Cl. Hugues, *histoire de la guérison par l'hypnotisme d'une jeune fille muette depuis six mois.* Cet article est reproduit par la presse. — (15 février): sous la signature H. Second, *article spirituel sur les spirites, les somnambules, les astrologues...* — **Les Débats** (14 février), les *Théopélanthropes.* — (6 janvier) *Spirite*: l'auteur termine ainsi: « Le spiritisme perd chaque jour du terrain; sa métaphysique est vraiment trop simple et trop sommaire. La Théosophie, doctrine plus complexe et plus moderne, lui fait, depuis trois années, une terrible concurrence. » — (4 février), *Sociétés et Journaux spirites*: article fort bien fait et impartial. — **L'Autorité** (6 janvier): *Causerie* très sensée sur l'*Occultisme* et le *Spiritisme*, signée P. Le Mau. — (18 janvier): *Causerie* sur la *Théosophie* que l'auteur veut décidément appeler théologie, et éloge de la famille de Pomar et de ses ancêtres. M. Jean Balva est enchanté d'avoir à terminer son article par la phrase de M^{me} de Pomar: « Les dogmes catholiques n'ont rien à redouter des travaux des penseurs et des investigations des savants. » — (18 février): *Causerie* signée Cornaise, sur les *jeux de sorts, les meneux de loup* des campagnes, et les rebouteurs de la Ville-lombère. — **National** (21 janvier): *Causerie scientifique* sur l'*Unesthésie*, les *illusions spirites*, etc.; c'est l'auteur P. Chéron qui s'illusionne. — (22 février): article bibliogra-

plique sur le célèbre écrivain spirite Delaage qui cultivait en même temps les tables dansantes et les danseuses de l'Opéra. — **Univers** : étude de l'abbé Daniel, dans laquelle il compare la Bible au Rāmāyana; le digne ecclésiastique soulage sa douleur d'eau bénite, s'exclamant : « Comme la morale catholique est bien supérieure! Ces Sages indiens absorbent l'homme dans la pratique de prescriptions toutes matérielles! etc... » Les Sages indiens, M. l'abbé, comme les autres d'ailleurs, ne s'amusaient pas à comparer les diverses morales pour se les lancer à la tête; ils ne dénatarent pas les textes et ne se livrèrent pas aux momeries de votre catholicisme dégénéré. — **Revue du Mouvement Social** (sept.) : sous la signature Aleph, article intitulé *Dynamon*, plein d'idées théosophiques. — **Constitutionnel** (10 février) : article biographique sur M^{me} OI. Audouard, une des plus curieuses phylonomes du spiritisme. Tout comme M^{me} Blavatsky, elle a pris, en Orient, l'habitude de fumer des cigarettes, ce qui fait qu'il n'y a pas d'horreur qu'on ne dise d'elle : « Elle fume la pipe assise sur des tables, etc... » — **Le Temps** (7 février) : article bibliographique sur les *Fantômes des vivants*. — **Voltaire** (11 janvier) : article de M. Camille Flammarion sur le *Spiritisme*, ou plutôt contre le spiritisme de M. Slade. — **The Standard** (19 novembre) : long article bibliographique sur M^{me} Blavatsky. — **Les Débats** (13 décembre) : *Vie de M^{me} Blavatsky*; par extraordinaire, il y a fort peu d'erreurs dans cet article. — **Revue Philosophique** (février) : *Objet de la psychologie générale*, par Ch. Richet. — **Revue scientifique** (12 février) : *L'état de crédulité*, par de Rochas. — **La Critique Philosophique** (31 janvier) : *Le mysticisme apocalyptique au moyen âge*, par F. Pilon. — **La Religion laïque** (8 mars) : *Vie et doctrine du bouddha Cakyamouni*.

Revue Spirite (15 février) : article très intéressant de M. A. Vincent sur le *Spiritisme et la Science*.

Dans un N^o précédent, cette revue a donné un extrait idiot d'une feuille de Pondichéry, dans le but de salir la Théosophie. « Ce Journal, nous écrit M^{me} Blavatsky, est sinon cléricale, du moins sous l'influence des Jésuites et du clergé local, car autrement, il n'existerait pas 24 heures dans ce pays de cabots. » Nous prions certains rédacteurs de la *Revue Spirite* de vouloir bien cesser leurs attaques intéressées, sinon nous publierons certaine lettre de M^{me} Blavatsky qui fera du bruit dans Lanterneau. D'ailleurs le rôle de renégat n'est pas beau par lui-même. (Note de la Rédaction.)

COMPTES-RENDUS DU MONDE OCCULTE

La Religion laïque (Journal bi-hebdomadaire, publié à Nantes par M. Lessard, prix : 5 francs par an), rend compte du Monde occulte dans son N^o du 8 décembre 1886. Ce vaillant et intéressant petit Journal a bien voulu recueillir, dans son N^o du 23 déc., les erreurs commises dans son premier compte rendu; nous l'en remercions.

La Lanterne (30 nov. 1886), en un article anonyme, continue ses traditions d'insulte envers les honnêtes gens. D'ailleurs, M. Sinnott est appelé « Swinett »; société délectable « société céleste »; M^{me} Blavatsky « fondatrice de religion »; M. Olcott qui est petit et gros est portraituré « grand, maigre »; et ce brave et honnête homme que tout le monde respecte, même ses ennemis, est traité de « complice, compère »; et la Société a pour but de faire de l'argent.

Le Paris (8 décembre), article écrit de bonne foi; l'auteur prend Kout-Houmi pour un esprit; d'ailleurs il ne connaît rien de la question.

Journal des Débats (15 janvier), s'efforce d'appeler secte, la Société Théosophique et parle des « divagations mystiques » de *l'Aurore*, qu'il prend pour l'organe de la Théosophie française. C'est lui qui divague et montre un grand esprit de secte.

La Revue Spirite (1^{er} décembre), dit qu'elle ne parlera pas du Monde occulte parce que certains de ces abonnés ont reçu un prospectus de l'ouvrage; qu'on le sache : personne n'a le droit de toucher aux abonnés de cette revue; ils sont sacrés et sous globe.

L'Univers Illustré (25 décembre), article sceptique et aimable; l'auteur est courtois, on ne peut lui en demander davantage, c'est déjà beau.

La Pensée Nouvelle (janvier) nous étonne en disant que « le Kardécisme vaut bien les déclarations vagues des Mahatmas ». Car la doctrine des Mahatmas est autrement précise que celle de Kardec, qui en est tirée du reste.

La Liberté de Gand (2 janv. et 9 janv.) donne, en première page, le premier chapitre du Monde occulte et recommande fortement le livre à ses lecteurs. L'auteur nous semble très versé dans ces hautes questions; nous le remercions ici.

La Vie posthume de Marseille (7 janvier), écrit tout un article très sensé et très favorable sur le Monde occulte. L'auteur est évidemment un homme très instruit, en voie de devenir théosophe.

La Revue Indépendante (Février). Nous conseillons à nos lecteurs d'acheter ce N°, de passer la critique bibliographique du commencement, qui est un peu méchante, et de lire à la page 201 la jolie histoire que nous raconte M. de Wyzowa; je me permettrai de lui dire qu'il est plus théosophe que moi; sa théorie de la science est hardie; il est obligé de la mettre dans la bouche d'une apparition médianimique, ce qui fausse un peu la vérité, car les larves n'ont jamais débité de si belles choses (le N° : 2 fr. 25).

Revue de l'Hypnotisme (1^{er} février). M. Tétard n'appelle pas « grenouille » M^{me} Blavatsky, comme le fait la *Lanterne*, mais il la traite de charlatan sans la connaître; c'est probablement la méthode scientifique qui le veut. Nous nous consolons en songeant que les hypnotiseurs (mot impropre pour désigner les magnétiseurs) sont traités de charlatans eux aussi par les autres savants.

Le Rappel (22 février). M^{me} Blavatsky est appelée *Lowatsky*; Kout-Houmi, *Pontouli*; tout le reste est plein d'erreurs et de mensonges encore plus forts.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Incidents in the Life of Madame Blavatsky (chez Redway, Londres; prix .). — Ce nouveau volume de M. Sinnett a été publié un peu hâtivement, afin de répondre aux attaques grossières dont on abreuvait son héroïne. M. Sinnett a entrepris la tâche de défendre M^{me} Blavatsky, et il a jugé que la meilleure manière de réfuter les calomnies publiées à son sujet, était de narrer l'existence extraordinaire et remplie de phénomènes psychiques de cette femme qui sera l'étonnement de son siècle. La presse anglaise, rendant compte de ce livre, a montré une courtoisie bien significative. Il est à souhaiter qu'on le traduise en français; il est excessivement intéressant. Certains savants s'en serviront comme d'un document, sans en saisir la haute portée; mais lorsque M^{me} Blavatsky sera morte, dit notre vénéré président (Theosophist, febr. 1887), lorsqu'elle s'en sera allée, alors seulement le monde comprendra la perte qu'il aura faite.

La Théosophie Bouddhique c'est le nihilisme. (Prix 1 fr.). — Brochure publiée par les bureaux de la Revue Spirite. Elle est haineuse et anonyme; c'est tout dire. L'auteur oublie de définir le *nihilisme*, de sorte qu'on ne sait où il veut en venir. D'après lui, « en face d'une puissance si formidable.... lorsqu'on a devant soi de pareils adversaires, il importe de prendre les choses au sérieux »; il parle des théosophes naturellement. Ceux-ci lui répondront, en retournant sa phrase: lorsqu'on a devant soi de pareils adversaires, on se tient les côtes et on rit, car en ce bas et triste monde on a parfois des sujets de joie, et on aurait tort de les dédaigner.

De la Suggestion mentale, par le Dr J. Ochorowicz (chez Doin édit.; prix 5 fr.). Livre excellent, un des plus complets et des plus faciles à lire qu'on ait écrit sur les phénomènes dits *hypnotiques* et les transmissions de pensées. L'espace ne nous permet pas de rendre compte de cet ouvrage dont nous recommandons spécialement la lecture.

Le Spiritisme, par le Dr P. Gibier (chez Doin, édit.; prix 4 fr. avec figures). Commençons par dire que ce livre est peut-être le meilleur qui ait été publié en France sur le Spiritisme; une personne complètement ignorante de la question, après avoir lu le livre du Dr Gibier, en saura plus long sur le Spiritisme que les « esprits » des tables les mieux servies. Nous regrettons que l'auteur se soit laissé prendre de bonne foi au charabia d'une société dite *atmique* que représente à lui tout seul un rêveur peu dangereux, mais ennuyeux, sanscritiste ignorant le sanscrit; ceux qui ont baillé pendant des années à la lecture de la *Préface* interminable des œuvres de Göttemo, ne comprendront. Les renseignements au sujet de l'explication *théosophique* du Spiritisme, sont aussi erronés légèrement; les théosophes admettent, au moins, les quatre théories explicatives données, en remplaçant le mot *diable* par *sorcier*, dans

la 2^e; de plus, nous ferons observer que *bouddhiste* ne veut pas dire *théosophe*, puisque la Société théosophique compte parmi les branches affiliées les principales religions du globe. D'ailleurs l'article de M^{me} Blavatsky, que nous publions dans ce numéro, montre un côté de l'explication des phénomènes dits spirites. M. le D^r Gibier a publié dans sa *bibliographie* des ouvrages importants, comme *Isis Unveiled* par H. Blavatsky; *People from the other world* par H. S. Olcott, *Der Spiritismus* par Hartmann, *Twice two Worlds* par Farmer, et le *Dictionnaire* si répandu de Laclâtre, qu'on peut considérer comme des classiques indispensables sur cette question. En somme, il nous faut remercier le D^r Gibier pour le service qu'il a rendu à la science; il a également droit à notre reconnaissance pour avoir contribué à élever de quelques degrés le niveau spirituel de ses contemporains, et avoir préparé le terrain aux théosophes, en expliquant des termes, à ceux qui les ignoraient, et en prouvant des faits, à ceux qui les niaient, dont notre littérature est remplie et sur lesquels nous n'avons pas le loisir de nous étendre.

L'Aurore (revue mensuelle, abonnement : 15 francs). Cette nouvelle revue est dirigée par une riche étrangère, M^{me} de Pomar, ancienne présidente honoraire de la *Société Théosophique d'Orient et d'Occident*. Ici une question se pose : Est-ce une revue théosophique ou une revue catholique? Comme nous ne pouvons pas répondre formellement, nous citons cette phrase, extraite du n^o 2, p. 58 : « Nous ne croyons pas que les dogmes catholiques aient rien à redouter des penseurs, ni des investigations des savants. » C'est la *directrice* qui parle. Or la Théosophie ne saurait admettre de dogmes. Faut-il conclure? Non; car d'autre part, cette revue est conçue, jusqu'à présent, dans un esprit éminemment éclectique, quoique d'un mysticisme bien féminin.

PETIT BULLETIN THÉOSOPHIQUE

— Notre frère Mohini Mohun Chatterdji, dont le passage à Paris a été si court, est en ce moment à Boston, où il donne des conférences ainsi qu'à New-York; il a formé un cours où il commente la *Bhagavat Gita*, les mardis et les jeudis.

— Les Branches de New-York, de Californie, de Cincinnati, de Chicago marchent bien; cette dernière a reformé son bureau, à l'élection annuelle de décembre.

— L'éditeur Houghton vient de publier une nouvelle édition américaine d'*Esoteric Buddhism* de M. Sinnett.

— Le 27 janvier a eu lieu à Londres la réunion annuelle de la Loge théosophique. M. A. P. Sinnett a été réélu Président et a prononcé un remarquable discours : il insiste sur ce point que la compréhension théosophique de notre nature nous fait passer ce *tourant* de l'évolution, ce moment critique que l'on peut regarder comme l'instant où l'homme atteint sa majorité spirituelle; pour plusieurs le moment critique a été celui où ils sont entrés dans la Société théosophique, mais ce n'est pas cet acte lui-même d'y entrer qui le constitue.

— L'école bouddhiste anglaise vient de s'ouvrir à Ceylan. Le roi de Siam a fait don de 5000 roupies au collège de Vidyodaya. Un clergysman anglais ayant demandé à notre frère Sumangala, grand-prêtre de Ceylan, de lui nommer un Européen *connaisseur* le bouddhisme, celui-ci lui a répondu que M. Olcott et M^{me} Blavatsky étaient ses meilleurs interprètes.

— Les 27, 28, 29 et 30 décembre a eu lieu, au quartier général d'Adyar, la 11^{me} Convention annuelle de la Société théosophique; cette année il y avait 137 représentants de Branches, au lieu de 89, l'année précédente. Pendant la session, notre savant frère hindou Soubba Rao fit une série de conférences sur la *Bhagavat Gita*, et notre frère perse Pirozshah sur la religion de Zoroastre. La nouvelle bibliothèque orientale fut inaugurée par des prêtres hindous, parses, bouddhistes et mahométans, dits *mobeds*, *bikkhous* et *maulvis* : spectacle unique qu'il était donné à la Société Théosophique d'offrir au monde comme exemple à imiter.

The Theosophist (*Le Théosophiste*) : revue mensuelle publiée à Adyar (Madras) et dirigée par H. P. Blavatsky; abonnement 25 fr. **Sommaire de Février** (traduction) : *Paracelse et ses ouvrages*, par F. Hatmann. — *Les coïncidences*, par A. Banon. — *L'occultisme dans la littérature contemporaine*, par Mlad Hoyo-ra Kora-Hoo. — *L'étrusque traduit en acadien*, par A. Wilder. — *Les écrits inédits d'Éliphas Lévi*

(suite). — *La doctrine des renaissances dans la philosophie grecque*, par Sarat Chunder Moukerdji. — *La mythologie du Nord, étudiée ésotériquement*, par C. H. Bjerregaard. — *Diagnostique médical par clairvoyance*, par F. Hartmann, D^m. — *Sapta-Bhosmka* (roman de la vie humaine sous sept aspects), par P. Srinevas Rao. — *Notes sur la Bhagavad Gita*, par T. Soubba Rao. — *Le mysticisme et le miraculeux*, par E. D. Fawcett. — Revue. — Notes. — Supplément.

Le Sphinx (texte allemand) : revue mensuelle, dirigée par notre frère le D^r Hubbe Schleiden, à Leipzig; abonnement 7 fr. 50. **Sommaire de Février** (traduction) : *La suggestion hypnotique, considérée au point de vue pédiologique*, par le D^r H. Berheim de la faculté de Nancy. — *La double vue chez les Westphaliens* (suite), par L. Kullenbeck, D^r en droit. — *Spiritisme et Ethnologie*, par le D^r A. Bastian, directeur du musée royal ethnologique de Berlin. — *Mi-hel Nostradamus et ses prophéties*, par Ch. Kiesewetter (suite). *La solidarité du fantôme avec le corps*, par le D^r Ch. du Prel. — *L'Apocalypse* (fin), par J. Kreyher. — *Recherches sur la transmission de la pensée* (avec gravures), communiquées par A. Schmoll. — Notes diverses.

The Path (*Le Sentier*) : revue mensuelle, publiée à New-York, par notre frère William Q. Judge; abonnement 10 fr. **Sommaire de Février** (traduction) : *Les élémentaires et les esprits élémentaires*, par C. H. Bjerregaard. — *L'occultisme dans la poésie*, par S. B. J. — *Symbolisme hindou*, par J. Myr. *Lumière sur le Sentier*, par Ch. Johnston. — *Méditations sur le Sentier du vrai théosophe*, par un Mystique américain. — *Les effets de la pensée*, par H. N. H. — *L'Entourage*, par Hadjil Erinn. — *Propos de table*, par Julius.

HOMMAGE A M^{me} BLAVATSKY

Nous recevons l'adresse suivante. Elle est signée de 106 noms de délégués à la Convention annuelle des théosophes, réunie à Madras (décembre 1886). Ce sont donc cent six branches répandues sur tout le territoire indien qui manifestent leurs sentiments. La *Revue Spirite*, organe des tables parlantes et roulantes de Franco et de Navarre, essaie de persuader à ses lecteurs que les hindous ont le plus grand mépris pour la Société théosophique; d'autre part plusieurs journaux, se faisant l'écho de calomnies anonymes, ont annoncé que M^{me} Blavatsky avait été classée de la Société qu'elle avait fondée, et par ses propres compagnons. Le document que nous avons reçu de Madras et que nous avons renvoyé à M^{me} Blavatsky (Ostende, à qui peuvent le demander les personnes qui douteraient de notre sincérité est ainsi rédigé :

À la réunion des Délégués, assistant à la onzième Convention annuelle du Conseil général de la Société Théosophique, tenue au quartier général d'Adyar (Madras), le 28 décembre 1886, M. Roustomdji Ardechir Master a proposé la motion suivante qui fut adoptée par acclamation. Une lettre sera envoyée à M^{me} Blavatsky, secrétaire correspondante de la Société Théosophique, exprimant le profond regret des membres de la savoir dans l'impossibilité d'être présente, et lui présentant leurs vœux les plus chaleureux pour le rétablissement de sa santé, le succès complet de la grande œuvre à laquelle elle s'est vouée et son prompt retour à son poste officiel d'Adyar.

NOMS DES DÉLÉGUÉS	NOMS DES BRANCHES
H. S. Olcott.	Président de la Société Théosoph.
Tookaram Tatya.	Bombay.
Mobed Rustomjee.	Bombay.
W. D. Abrou.	Colombo.
S. Sundaram.	Tinnevely.
A. Cooper Oakley.	Madras.
Debendra Tath Gosvami.	Calcutta.
Etc., etc., etc.	Etc., etc., etc.

Le Gérant : F. K. GABORIAU.